



MICRO TIRE SA RÉVÉRENCE



Chers lecteurs, chères lectrices,

C'est avec beaucoup de regrets que nous devons vous apprendre que Micro cessera sa publication à partir du 31 mai prochain. Une décision d'autant plus frustrante que, début 2020, nous avions le plaisir d'annoncer la poursuite de notre projet pour une année supplémentaire. Malheureusement, la pandémie de Covid-19 a bouleversé nos plans, mettant notamment en difficulté nos clients principaux: les cafés-restaurants et autres lieux publics tels que les cabinets médicaux, salons de coiffure ou cafétérias. Pour des raisons écologiques, notre hebdomadaire avait été pensé comme un journal à partager, passant de main en main au fil de la journée,

ce qui, dans le contexte sanitaire actuel, est devenu très compliqué.

L'association Micro existant uniquement grâce au généreux soutien de ses abonnés, il nous est impossible de poursuivre sereinement notre projet dans ces conditions. Notre but a toujours été de faire vivre la presse romande, nous avons donc décidé d'utiliser nos modestes bénéfices pour faire deux dons de 10 000 francs, l'un au journal satirique "Vigousse", l'autre à nos amis de La Torche 2.0 dont les dessins vous ont fait rire chaque semaine dans nos pages. Par ailleurs, tous les abonnements 2020 seront intégralement remboursés, ceux de 2019 étant compensés par nos partenaires La Torche 2.0 et Vigousse (lire ci-dessous).

Très fiers de cette magnifique aventure qui aura duré plus de deux ans pour certains d'entre nous, nous aimerions vous remercier de tout coeur pour votre soutien, vos remarques, vos critiques et vos suggestions, entre-autres lors de nos séances de rédactions dans les bistrots. Que ce soit à Delémont, à Genève, à La Tour-de-Peilz (VD), à Neuchâtel, à Saint-Maurice (VS) ou à Fribourg, toutes ont donné lieux à de magnifiques rencontres, notamment grâce à l'accueil chaleureux des restaurateurs romands à qui nous souhaitons bon courage pour les mois à venir.

Avant de vous laisser découvrir cet ultime numéro, nous tenons à souligner, une dernière fois, le rôle prépondérant de la septantaine de photographes, relecteurs, économistes, graphistes, webmasters, chefs d'entreprise, amis, proches, dessinateurs et journalistes qui ont contribué, chacun à leur échelle, à faire vivre Micro. Un immense merci à vous tous, rien n'aurait été possible sans votre énergie, vos idées et votre ténacité.

Ce fût un plaisir de vous raconter le quotidien des Romands,

Toute la rédaction de Micro

Je suis abonné, que va-t-il se passer?

Tout d'abord, nous vous remercions de votre soutien et nous vous prions de nous excuser pour cette situation. Concrètement, tous les abonnements souscrits en 2020 seront intégralement remboursés. Merci de nous écrire à abo@microjournal.ch ou à Association Micro, Résidences de La Côte 20, 1110 Morges avec vos noms et coordonnées bancaires pour que nous puissions effectuer le versement. L'argent qui restera sur le compte de l'association sera utilisé pour soutenir d'autres projets médiatiques.

Pour les abonnés 2019, les quelques mois restants seront compensés par [La Torche 2.0](#) et [Vigousse](#):

- Les abonnés Web « à vie » recevront un abonnement annuel La Torche toutes les régions
- Les autres abonnés Web recevront un abonnement annuel La Torche pour la région de leur choix
- Les abonnés papier « à vie » recevront un abonnement annuel Vigousse à partir du 4 septembre 2020.
- Les autres abonnés papier recevront un abonnement Vigousse de trois ou de six mois à partir du 4 septembre 2020.

Par ailleurs, notre partenaire [Heidi.news](#) offre un mois d'abonnement à tous nos lecteurs.

En cas de question ou si vous ne souhaitez pas recevoir d'abonnement en compensation, merci de nous contacter à abo@microjournal.ch.



MICRO TIRE SA RÉVÉRENCE

C'est avec beaucoup de regrets que nous devons vous apprendre que Micro cessera sa publication à partir du 31 mai prochain.



«TOUT ÊTRE VIVANT A DROIT À CE BIEN-ÊTRE»

TEXTES ET PHOTOS: Samantha Lunder

■ NOUS AVONS SUIVI UNE OSTÉOPATHE ANIMALIÈRE PENDANT SA MATINÉE DE CONSULTATIONS.



«LE RAMONEUR PLEIN DE SUIE? C'EST FINI!»

TEXTES ET PHOTOS: Samantha Lunder

■ EN 2020, ON UTILISE L'EXPRESSION "IMMACULÉ COMME UN RAMONEUR".



«IL FAUT CONSTRUIRE UN RÉCIT FAMILIAL DIFFÉRENT»

TEXTES ET PHOTOS: Samantha Lunder

■ LORSQUE DES PARENTS SE SÉPARENT, COMMENT GÉRER CETTE SITUATION FACE AUX ENFANTS? NOTRE INTERVIEW SUR CE THÈME.



«ON PREND SOIN DE LA FORÊT»



Textes : Fabien Feissli Photos : Joël Overney

- FRÉDÉRIC MUGNY, ADRIEN CLÉMENT ET SÉBASTIEN CLÉMENT PRATIQUENT L'UNE DES PROFESSIONS LES PLUS DANGEREUSES DU MONDE, ILS SONT FORESTIERS-BÛCHERONS.
- CE JOUR-LÀ, LES TROIS HOMMES ÉTAIENT EN PLEIN ABATTAGE D'UNE QUINZAINE D'ÉPICÉAS PRÈS DE COTTENS. LEUR OBJECTIF: FAIRE DE LA PLACE POUR PERMETTRE AUX PLANTES PLUS JEUNES
- DE GRANDIR.
- TOUS LES TROIS PASSIONNÉS PAR LA NATURE, ILS REGRETTENT LA MAUVAISE IMAGE DONT SOUFFRE PARFOIS LEUR MÉTIER. S'ILS ABATTENT DES ARBRES, CE N'EST PAS POUR «CASSER LA FORÊT», MAIS POUR LA SAUVEGARDER.



LE CAFÉ-CRÈME DU 30.05.2020

Paru dans La Torche www.latorche.ch

- NOS DESSINATEURS CROQUENT L'ACTU SUISSE ET MONDIALE.
- EN PARTENARIAT AVEC LE MÉDIA SATIRIQUE WWW.LATORCHE.CH

«C'EST LE FIL QUI LES MAINTIENT EN VIE»

Textes: Fabien Feissli Photos: Christian Bonzon

- CHAQUE SEMAINE, UNE CINQUANTAINE DE PERSONNES ATTEINTES D'INSUFFISANCE RÉNALE TERMINALE PASSENT TROIS DEMI-JOURNÉES AU SERVICE DE DIALYSE DES HÔPITAUX UNIVERSITAIRES DE GENÈVE.
- LÀ, LEUR SANG EST FILTRÉ PAR UNE MACHINE POUR EN ÉVACUER LES IMPURETÉS ET LE LIQUIDE EXCESSIF. SI CE PROCESSUS LES MAINTIENT EN VIE, IL SE RÉVÈLE PARTICULIÈREMENT ÉPROUVANT PHYSIQUEMENT, MAIS AUSSI SOCIALEMENT.
- LA DIALYSE RÉDUIT, PAR EXEMPLE, FORTEMENT LEUR CAPACITÉ À EXERCER UN MÉTIER. POUR AVANCER, LA PLUPART DES PATIENTS SONT EN ATTENTE D'UNE GREFFE, UNE DÉMARCHÉ QUI PREND PLUSIEURS ANNÉES.



«LA MUSIQUE, C'EST CE QUI COMPTE LE PLUS»

Textes: Fabien Feissli Photos: Sébastien Bovy

- CRÉÉE IL Y A DEUX ANS, L'ASSOCIATION À BUT NON LUCRATIF SWISS ARTISTS PRODUCTION SOUHAITE VENIR EN AIDE AUX CHANTEURS ROMANDS POUR LEUR PERMETTRE DE VIVRE DE LEUR PASSION.
- POUR CELA, LA STRUCTURE RECHERCHE DES MÉCÈNES ET DES PARTENAIRES ACCEPTANT DE SOUTENIR SES POULAINS. CAR, À CAUSE DES PLATEFORMES DE STREAMING, LA VENTE DE CHANSONS NE RAPPORTE PRATIQUEMENT PLUS RIEN.
- AFIN D'ACCOMPAGNER AU MIEUX LEURS ARTISTES, BOB ARNEDO ET MICHEL GALONE, LES DEUX COFONDATEURS, SE SONT ENTOURÉS DE TOUTES LES COMPÉTENCES, DES SPÉCIALISTES EN RÉSEAUX SOCIAUX À LA COACH SPORTIVE.



«IL NE FAUT PAS DIABOLISER LES MACHINES»

Textes: Fabien Feissli Photos: Bernard Python

- SPÉCIALISTE DES INTERACTIONS HOMME-MACHINE, DENIS LALANNE NOUS A REÇUS POUR DÉCRYPTER NOTRE RAPPORT AMBIVALENT AUX ROBOTS ET DE LA PLACE DE PLUS EN PLUS PRÉPONDERANTE QU'ILS PRENNENT DANS NOTRE QUOTIDIEN.
- AUX YEUX DU QUADRAGÉNAIRE, LES MACHINES SONT UNE OPPORTUNITÉ POUR NOTRE SOCIÉTÉ. BIEN UTILISÉES, ELLES PEUVENT NOUS PERMETTRE D'ÉVOLUER DE MANIÈRE POSITIVE DANS DE NOMBREUX DOMAINES.
- POUR AUTANT, CELUI QUI DIRIGE LE CENTRE DE RECHERCHE HUMAN-IST DE L'UNIVERSITÉ DE FRIBOURG INVITE À METTRE EN PLACE DIFFÉRENTES MESURES AFIN DE CONTRÔLER LEUR DÉVELOPPEMENT FUTUR.





“LA CARTOPHILIE NOUS APPREND ÉNORMÉMENT DE CHOSES”

Textes: Trinidad Barleycorn Photos: Gennaro Scotti

- LES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ ROMANDE DE CARTOPHILIE, FONDÉE IL Y A 41 ANS À LAUSANNE, SE RÉUNISSENT UNE FOIS PAR MOIS À PULLY (VD) POUR ÉCHANGER OU ACHETER DES CARTES POSTALES.
- LE PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ JACQUES ROSSET POSSÈDE UNE COLLECTION DE PLUS DE 10000 CARTES REPRÉSENTANT PRINCIPALEMENT LE DISTRICT DE SON ENFANCE, COSSONAY, AINSI QUE LAUSANNE.
- SA PASSION LUI A FAIT DÉCOUVRIR L'HISTOIRE DE CES AGGLOMÉRATIONS DANS LEURS MOINDRES DÉTAILS.



«IL FAUT AVOIR UNE VOIX COMPLICE»

Textes: Fabien Feissli Photos: Christian Bonzon

- DEPUIS PRÈS DE 20 ANS, LE STUDIO MASÉ SE SPÉCIALISE DANS LE SON POUR LE CINÉMA OU LA TÉLÉVISION. CELA VA DU BRUITAGE AU DOUBLAGE EN PASSANT PAR L'AUDIODESCRIPTION.
- JUSTEMENT, CE JOUR-LÀ, EVELYNE BOUVIER, DIRECTRICE ARTISTIQUE, PLANCHAIT SUR LA SAISON DEUX DE LA SÉRIE «QUARTIER DES BANQUES». SON OBJECTIF: RACONTER TOUT CE QU'IL SE PASSE À L'ÉCRAN, NOTAMMENT POUR LES PERSONNES MALVOYANTES.
- UNE MISSION QUI DEMANDE DE LA PRÉCISION, MAIS QUI FORCE ÉGALEMENT À FAIRE DES CHOIX AFIN DE RÉUSSIR À CALER LE MAXIMUM D'INFORMATIONS SANS EMPIÉTER SUR LES DIALOGUES.



«IL Y A UNE PARTIE DE CHANCE DANS CHAQUE VIOLON»

Textes et photos: Samantha Lunder

- DANS CET ATELIER DE SERRIÈRES, DES VIOLONS ET VIOLONCELLES PRENNENT VIE ENTRE LES MAINS DU NEUCHÂTELOIS PHILIPPE GIRARDIN ET DE LA CUBAINE MONICA FORTIN, DEUX LUTHIERS PASSIONNÉS PAR LEUR MÉTIER, QUI NE CESSE DE LEUR LANCER DE NOUVEAUX DÉFIS.
- AU REZ-DE-CHAUSSÉE DE LA MAISON, LE DUO FABRIQUE DE A À Z CES INSTRUMENTS. ILS SONT ENSUITE ESSENTIELLEMENT VENDUS À DES JEUNES OU À DES PROFESSIONNELS.
- POUR LES VENDRE, EN SUISSE OU À L'ÉTRANGER, ILS SONT ÉPAULÉS PAR ALAN PETERMANN, QUI VOYAGE À TRAVERS LE MONDE POUR COMMERCIALISER DES INSTRUMENTS DE PRESTIGE.



«IL FAUT DONNER DE LA PLACE À LA JEUNESSE»

Textes: Fabien Feissli Photos: Isabelle Favre

- RESPECTIVEMENT PÉDOPSYCHIATRE ET PSYCHOLOGUE SPÉCIALISÉE, RAZVANA STANCIU ET SIDONIE ALT NOUS ONT REÇUS POUR DÉCRYPTER LA JEUNESSE ROMANDE.
- SI LES TRENTENAIRES ASSURENT QUE LA GÉNÉRATION ACTUELLE N'EST PAS FONDAMENTALEMENT DIFFÉRENTE DES PRÉCÉDENTES, ELLES SOULIGNENT LES DÉFIS AUXQUELS ELLE DOIT FAIRE FACE.
- AU COURS DE CETTE PÉRIODE TUMULTUEUSE, LES PARENTS SONT MIS À RUDE ÉPREUVE. LES DEUX SPÉCIALISTES LES INVITENT À RESTER FIDÈLES À EUX-MÊMES TOUT EN ÉTANT CAPABLES DE FAIRE PREUVE D'ÉCOUTE ENVERS LEUR PROGÉNITURE.





LE CAFÉ-CRÈME DU 14.03.2020



«VOUS ÊTES SUISSE, VOUS COÛTEZ TROP CHER»

Textes: Samantha Lunder Photos: Anais Lou



ELLES FONT LA PEAU AUX TATOUAGES

Textes: Fabien Feissli Photos: José Fangueiro

- DEPUIS PLUS DE QUINZE ANS, LES CENTRES LASER BEAUTÉ MED PROPOSENT À LEURS PATIENTS DE FAIRE DISPARAÎTRE LEURS TATOUAGES. POUR CELA, UN LASER VA DÉFRAGMENTER LES PIGMENTS COLORÉS, QUI SERONT, ENSUITE, ÉLIMINÉS PAR LE CORPS.
- À CAUSE DU DÉLAI ENTRE CHAQUE SÉANCE, L'EFFACEMENT COMPLET, QUI N'EST PAS SANS DOULEUR, EXIGE BEAUCOUP DE PATIENCE ET COÛTE, SOUVENT, PLUS CHER QUE LE TATOUAGE LUI-MÊME.
- SOIRÉE TROP ARROSÉE, COUPLE QUI SE SÉPARE, ERREUR DE JEUNESSE OU MOTIFS QUI S'ABÎMENT, LES RAISONS POUR NE PLUS VOULOIR D'UN TATOUAGE SONT TRÈS VARIÉES.



UN BOUQUIN NE MEURT JAMAIS

Textes: Samantha Lunder Photos: Bernard Python

- OLIVIER MOLLEYRES A REPRIS, IL Y A CINQ ANS, L'ATELIER DE RELIURE ARTISANALE, AU CENTRE DE LA VIEILLE VILLE DE NEUCHÂTEL, OÙ IL A SUIVI SON APPRENTISSAGE DES ANNÉES AUPARAVANT.
- AVEC SES MACHINES À L'ANCIENNE, IL A CONSERVÉ TOUT LE SAVOIR-FAIRE DE L'ÉPOQUE: IL N'IMPRIME PAS, MAIS RELIE DES OUVRAGES QU'ON LUI APORTE, POUR L'ÉTAT, L'UNIVERSITÉ OU DES PRIVÉS.
- AUJOURD'HUI, IL SOUHAITE FAIRE ÉVOLUER SON MÉTIER, EN LE METTANT D'AVANTAGE EN LUMIÈRE. CAR, AVEC L'APPARITION DE LA NUMÉRISATION, LES COMMANDES DIMINUENT.





CARRIÈRE: «IL FAUT S'ENLEVER LA PRESSION DE RÉUSSIR DU PREMIER COUP»

Textes et photos: Samantha Lunder

- QUE L'ON SOIT UN JEUNE EN QUÊTE DU JOB IDÉAL OU D'UN ÂGE PLUS AVANCÉ AVEC UN PARCOURS DE VIE DÉJÀ ENTAMÉ, ON PEUT À TOUT MOMENT RESSENTIR LE BESOIN DE RÉFLÉCHIR À SON AVENIR PROFESSIONNEL.
- SOPHIE VOILLAT EST CHEFFE DU SECTEUR POST-OBLIGATOIRE DE L'ORIENTATION PROFESSIONNELLE DU CANTON DE FRIBOURG. ELLE NOUS PARLE DES DÉFIS AUXQUELS SONT CONFRONTÉS LES GENS À LA RECHERCHE D'UNE NOUVELLE VOIE.
- ELLE MET EN LUMIÈRE NOTAMMENT LE FAIT QU'IL EST DEVENU TOTALEMENT NORMAL DE PASSER PAR PLUSIEURS EMPLOIS DIFFÉRENTS AU COURS DE SON EXISTENCE.



LE CAFÉ-CRÈME DU 07.03.2020

Paru dans La Torche www.latorche.ch

- NOS DESSINATEURS CROQUENT L'ACTU SUISSE ET MONDIALE.
- EN PARTENARIAT AVEC LE MÉDIA SATIRIQUE WWW.LATORCHE.CH



LE MICRO EST À ARIANE NICOLLIER

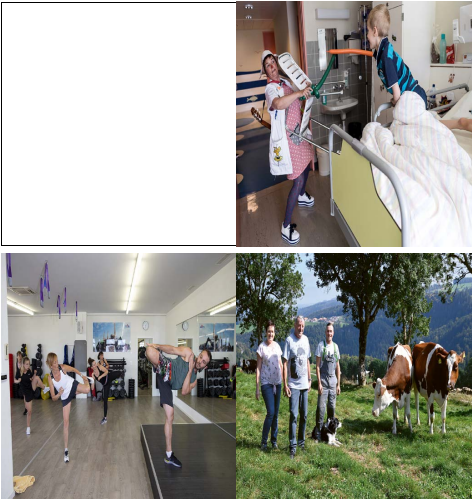
Textes et photos: Samantha Lunder



CHOIX DE LA RÉDACTION



LES PLUS LUS





PROCHAINE SÉANCE

Micro

VOUS INVITE À
SA SÉANCE DE
RÉDACTION:
RETROUVEZ LA DATE DE LA PROCHAINE ICI BIENTÔT!

Contact:
contact@microjournal.ch

Tél.: 021 802 41 14





Qui sommes-nous ?

L'adresse de notre site Web est : microjournal.ch.

Association Micro

c/o Fabien Feissli

Résidence de la Côte 20

1110 Morges

E-Mail: contact@microjournal.ch

Téléphone: 021 802 41 14

Copyright © 2019

Toute reproduction totale ou partielle du contenu du site microjournal.ch est strictement interdite.

Utilisation des données personnelles collectées

Google Analytics

« Ce site utilise Google Analytics, un service d'analyse de site internet fourni par Google Inc. (« Google »). Google Analytics utilise des cookies, qui sont des fichiers texte placés sur votre ordinateur, pour aider le site internet à analyser l'utilisation du site par ses utilisateurs. Les données générées par les cookies concernant votre utilisation du site (y compris votre adresse IP) seront transmises et stockées par Google sur des serveurs situés aux Etats-Unis. Google utilisera cette information dans le but d'évaluer votre utilisation du site, de compiler des rapports sur l'activité du site à destination de son éditeur et de fournir d'autres services relatifs à l'activité du site et à l'utilisation d'Internet. Google est susceptible de communiquer ces données à des tiers en cas d'obligation légale ou lorsque ces tiers traitent ces données pour le compte de Google, y compris notamment l'éditeur de ce site. Google ne recoupera pas votre adresse IP avec toute autre donnée détenue par Google. Vous pouvez désactiver l'utilisation de cookies en sélectionnant les paramètres appropriés de votre navigateur. Cependant, une telle désactivation pourrait empêcher l'utilisation de certaines fonctionnalités de ce site. En utilisant ce site internet, vous consentez expressément au traitement de vos données nominatives par Google dans les conditions et pour les finalités décrites ci-dessus.

Commentaires

Quand vous laissez un commentaire sur notre site web, les données inscrites dans le formulaire de commentaire, mais aussi votre adresse IP et l'agent utilisateur de votre navigateur sont collectés pour nous aider à la détection des commentaires indésirables.

Une chaîne anonymisée créée à partir de votre adresse de messagerie (également appelée hash) peut être envoyée au service Gravatar pour vérifier si vous utilisez ce dernier. Les clauses de confidentialité du service Gravatar sont disponibles ici : <https://automattic.com/privacy/>. Après validation de votre commentaire, votre photo de profil sera visible publiquement à côté de votre commentaire.

Médias

Si vous êtes un utilisateur ou une utilisatrice enregistré·e et que vous téléversez des images sur le site web, nous vous conseillons d'éviter de téléverser des images contenant des données EXIF de coordonnées GPS. Les visiteurs de votre site web peuvent télécharger et extraire des données de localisation depuis ces images.

Cookies

Si vous déposez un commentaire sur notre site, il vous sera proposé d'enregistrer votre nom, adresse de messagerie et site web dans des cookies. C'est uniquement pour votre confort afin de ne pas avoir à saisir ces informations si vous déposez un autre commentaire plus tard. Ces cookies expirent au bout d'un an.

Si vous avez un compte et que vous vous connectez sur ce site, un cookie temporaire sera créé afin de déterminer si votre navigateur accepte les cookies. Il ne contient pas de données personnelles et sera supprimé automatiquement à la fermeture de votre navigateur.

Lorsque vous vous connecterez, nous mettrons en place un certain nombre de cookies pour enregistrer vos informations de connexion et vos préférences d'écran. La durée de vie d'un cookie de connexion est de deux jours, celle d'un cookie d'option d'écran est d'un an. Si vous cochez « Se souvenir de moi », votre cookie de connexion sera conservé pendant deux semaines. Si vous vous déconnectez de votre compte, le cookie de connexion sera effacé.

En modifiant ou en publiant une publication, un cookie supplémentaire sera enregistré dans votre navigateur. Ce cookie ne comprend aucune donnée personnelle. Il indique simplement l'ID de la publication que vous venez de modifier. Il expire au bout d'un jour.

Contenu embarqué depuis d'autres sites

Les articles de ce site peuvent inclure des contenus intégrés (par exemple des vidéos, images, articles...). Le contenu intégré depuis d'autres sites se comporte de la même manière que si le visiteur se rendait sur cet autre site.

Ces sites web pourraient collecter des données sur vous, utiliser des cookies, embarquer des outils de suivis tiers, suivre vos interactions avec ces contenus embarqués si vous disposez d'un compte connecté sur leur site web.

Utilisation et transmission de vos données personnelles

Lors de votre abonnement au newsletter, vous êtes d'accord de recevoir des mailings de notre association. Nous ne transmettons jamais des adresses à des tiers. A chaque réception de nouveau newsletter vous avez la possibilité de vous désabonner en cliquant sur un lien dans le newsletter.

Vous pouvez également demander votre désabonnement par l'intermédiaire d'un simple e-mail.

Durées de stockage de vos données

Si vous laissez un commentaire, le commentaire et ses métadonnées sont conservés indéfiniment. Cela permet de reconnaître et approuver automatiquement les commentaires suivants au lieu de les laisser dans la file de modération.

Pour les utilisateurs et utilisatrices qui s'enregistrent sur notre site (si cela est possible), nous stockons également les données personnelles indiquées dans leur profil. Tous les utilisateurs et utilisatrices peuvent voir, modifier ou supprimer leurs informations personnelles à tout moment (à l'exception de leur nom d'utilisateur-ice). Les gestionnaires du site peuvent aussi voir et modifier ces informations.

Les droits que vous avez sur vos données

Si vous avez un compte ou si vous avez laissé des commentaires sur le site, vous pouvez demander à recevoir un fichier contenant toutes les données personnelles que nous possédons à votre sujet, incluant celles que vous nous avez fournies. Vous pouvez également demander la suppression des données personnelles vous concernant. Cela ne prend pas en compte les données stockées à des fins administratives, légales ou pour des raisons de sécurité.

Transmission de vos données personnelles

Les commentaires des visiteurs peuvent être vérifiés à l'aide d'un service automatisé

de détection des commentaires indésirables.

Informations supplémentaires

Comment nous protégeons vos données

Le site www.microjournal.ch, ses fichiers et bases de données sont hébergés sur un serveur individuel en Allemagne. Les fonctionnalités de bases et critiques sont administrées par un seul personne de confiance du cercle de Micro.

Les services tiers qui nous transmettent des données

Pas applicable pour le moment.

Opérations de marketing automatisé et/ou de profilage réalisées à l'aide des données personnelles

Nous utilisons SendinBlue ou MailChimp pour nos mailings. Pour cette raison vos coordonnées seront importées dans un espace privé et sécurisé auprès de ce service de mailing. En vous inscrivant sur notre site, vous êtes automatiquement aussi d'accord que stockons votre nom et votre e-mail sur cette plateforme et ainsi, que vous acceptez les règles de confidentialité de celle-dernière.

[Impressum et confidentialité](#)

[Conditions générales de vente](#)

Copyright © 2019 - Association Micro





Conditions générales de vente

§ 0 Introduction

L'association Micro (« Média indépendant centré sur la romandie organisation ») met à disposition différents abonnements (en ligne et papier) de ce journal.

§ 1 Objet du contrat

L'objet du contrat entre Micro et le client sont les différents abonnements qui peuvent être commandés soit sur le site Internet de Micro à savoir <https://microjournal.ch> ou par bon de commande. Dans la suite l'expression « Abonnement » va comprendre aussi bien un simple abonnement qu'une commande de plusieurs abonnements.

§ 2 Généralités, abonnements et réabonnement

1. Le client s'engage valablement dans un contrat de vente avec Micro soit dans le shop en ligne en cliquant sur le bouton «Confirmer la commande», soit en signant le bon de commande. La commande en ligne sera confirmée par un e-mail de confirmation. En cas de bon commande, le client reçoit un deuxième exemplaire du contrat.
2. Le contrat d'abonnement est conclu pour la période déterminée, indiquée dans l'offre. Deux mois avant la fin de l'abonnement, Micro se réserve le droit d'envoyer un courrier respectivement un courriel (selon le type d'abonnement) invitant le client au renouvellement de l'abonnement. La facture pourra être payée soit par un lien internet sur une page de paiement, soit par une facture avec des coordonnées bancaires pour un virement (voir paiement).
3. En cas de démarchage à froid, le client a, selon la loi, un droit de rétractation de sept jours. Ce droit doit être valablement exécuté dans ce délai en envoyant la demande de résiliation par lettre recommandée. Le timbre de la poste fait foi.
4. Si, pour une raison quelconque, la publication devait ne plus paraître au cours de la période d'abonnement, Micro peut proposer à l'abonné une autre prestation correspondant au solde en francs de l'abonnement. En cas de refus de la proposition, Micro s'engage à rembourser l'abonné pour la durée de l'abonnement qui lui reste dans la mesure où les capacités financières de Micro le permettent.
5. En cas de changement d'éditeur, le présent contrat et le fichier de l'abonné peuvent être librement transférés.
6. Pour les offres promotionnelles avec un cadeau, le montant n'est pas négociable et

ne peut être transformé en espèces. Micro se réserve le droit d'envoyer le cadeau après réception du paiement.

§ 3 Prix et conditions de paiement

1. Le prix de l'abonnement est dû dès la conclusion du contrat.
2. Tous les prix affichés sont en francs Suisse (CHF) et comprennent la TVA.
3. Le paiement de l'abonnement commandé peut s'effectuer dans le shop en ligne, par l'intermédiaire de l'envoi d'une facture ou par paiement par carte de crédit. Le paiement de l'abonnement d'un bon de commande peuvent s'effectuer par facture. Dans certains cas il est possible de faire le paiement à l'aide d'une carte de débit (Maestro) ou une carte de crédit directement auprès de représentant de l'association.
4. Le paiement par facture doit intervenir au plus tard trente jours après la conclusion du contrat.
5. En cas de non-paiement, Micro peut suspendre ou résilier l'abonnement sans préavis. Le non-paiement du montant d'une la facture ne délit pas de relation contractuelle entre le client et Micro (voir livraison).

§ 4 Résiliation, changement d'adresse, interruption de livraison

1. Les abonnements de Micro sont conclus pour la durée d'une année calendrier. Les abonnements ne sont pas résiliables. Pour un départ à l'étranger, l'accès à la version numérique reste valable et la version imprimée, les cas échéant, peut-être cédé à personne du choix de l'abonné habitant en Suisse ou le Liechtenstein.
2. Les abonnements arrêtés avant terme ne sont pas remboursés.
3. En cas de changement de domicile sur le territoire suisse ou le Liechtenstein, l'abonnement ne peut être résilié; il est transféré à la nouvelle adresse.
4. Pour être effectifs, les changements d'adresse provisoires ou définitifs doivent parvenir au service clientèle au moins cinq jours ouvrables à l'avance. Les changements d'adresse provisoires ne sont pas autorisés pour une durée inférieure à une semaine.
5. Le départ définitif à l'étranger d'un abonné n'est pas un motif de résiliation du contrat. Le contrat peut être transféré à un autre bénéficiaire résidant en Suisse ou le Liechtenstein.
6. Micro décline toute responsabilité en cas de mauvaise livraison hors de Suisse ou du Liechtenstein.
7. Les interruptions de livraison doivent parvenir au service clientèle au moins cinq jours ouvrables à l'avance. Les interruptions d'une durée inférieure à une semaine ne sont pas autorisées. Les interruptions de livraison, dès dix jours de parution, prolongent la période suivante d'abonnement.
8. Un abonnement en cours n'est pas résilié en cas de décès d'un abonné. Dans ce cas, l'abonnement peut être transféré à un autre bénéficiaire résidant en Suisse ou au Liechtenstein. Si le bénéficiaire est déjà abonné, son abonnement sera prolongé pour

la même durée.

§ 5 Livraison

1. Le calendrier de Micro prévoit une parution trihebdomadaire. En tenant compte des contraintes des jours fériés il y a entre 100 et 120 parutions programmées par an, mais Micro se réserve le droit de revoir ce chiffre à la baisse ou à la hausse pour tenir compte de ses besoins et ceux de sa clientèle.
2. La livraison de la version imprimée (papier) du journal s'effectue par l'intermédiaire de la Poste Suisse. De ce fait, les prix des abonnements papier incluent la livraison avec des adresses postales valides en Suisse et au Liechtenstein. Les frais relatifs aux envois à l'extérieurs de la Suisse et du Liechtenstein seront à charge du preneur d'abonnement.
3. Micro ne peut être responsable pour le retard de livraison du journal ou pour un journal perdu. Micro s'engage à renvoyer le journal perdu sur demande du client.
4. Lors d'un nouvel abonnement au journal, la distribution de l'édition papier du journal débute au plus tard dix jours ouvrables après l'inscription (activation du compte en ligne, voir: accès numérique).
5. Aucune livraison ne sera fournie avant réception du paiement de la somme due à Micro.

§ 6 Abonnement numérique

1. Dans le cadre d'un abonnement numérique, la livraison se fait par mise à disposition des articles et autre contenu sur le site internet de Micro <https://microjournal.ch>. En règle générale, tous les articles parus dans la version imprimée du journal seront également disponibles sur son site internet. Les exceptions seront communiqués soit par courriel, soit directement sur le site. Micro s'engage à maintenir son site internet disponible au mieux, mais ne pourra être tenu responsable de l'impossibilité d'y accéder temporairement, si cet événement est indépendant de volonté de Micro (maintenance hébergeur, cyberattaque, force majeure, etc.).
2. L'accès aux pages réservées aux abonnées se fait moyennant un login et un mot de passe. Il sera envoyé dès réception du paiement à savoir immédiatement si le paiement se fait par carte de crédit, soit par envoi un copie de l'ordre de virement de la banque. Ces identifiants sont personnels et il est interdit de les partager à l'extérieur du même ménage. En outre, un seul appareil à la fois peut être connecté sur le site Micro.
3. La version numérique de Micro peut être commandée partout dans le monde. Chaque client est responsable d'avoir accès à Internet avec suffisamment de débit. Micro ne peut pas être tenu responsable en cas de connexion insuffisante ou

défaillante chez le client.

§ 7 Abonnement partenaire

1. Le preneur d'un abonnement partenaire devient établissement-partenaire.
2. L'établissement-partenaire permet à Micro d'éditer, pour chaque abonnement pris, un maximum de 24 bons de 10 francs valables dans son établissement.
3. Les bons seront valable auprès de l'établissement-partenaire pour une durée d'une année à compter de leur mise en circulation par Micro. La résiliation d'un abonnement à Micro ne rend pas les bons invalides.
4. Les clients sont autorisés à utiliser un seul bon par personne et par jour dans l'établissement-partenaire, à moins que ce dernier en décide autrement.

§ 8 Confidentialité

En concluant un contrat avec Micro, le client s'engage et accepte également les règles de confidentialité qui se trouve sur la page <https://microjournal.ch/confident> sans exception.

§ 9 Validité

Ces conditions générales et les règles de confidentialité (voir § 8) sont valables dès l'accès au site internet de Micro. Micro se réserve le droit de modifier et adapter ces conditions et règles à tout moment (voir § 12). Pour l'établissement d'un contrat, les conditions et règles au moment (date et heure) de la conclusions seront applicables pour toute la durée du contrat.

§ 10 Propriété intellectuelle

1. Tous droits réservés.
2. En vertu des dispositions relatives au droit d'auteur ainsi qu'à la loi contre la concurrence déloyale, et sous réserve de l'approbation préalable écrite de Micro sont notamment interdites toute réimpression, reproduction, copie de texte rédactionnel ou d'annonce ainsi que toute utilisation sur des supports optiques, électroniques ou tout autre support, qu'elles soient totales ou partielles, combinées ou non avec d'autres œuvres ou prestations.
3. L'exploitation intégrale ou partielle des annonces par des tiers non autorisés, notamment sur des services en ligne, est expressément interdite.
4. Tout abus fera l'objet de poursuites.

§ 11 Clause salvatrice et fort juridique

En cas de nullité, d'illégalité ou d'invalidité d'une disposition de ces présents conditions générales, la validité des autres dispositions ne sera pas affectée. Micro et le client s'engagent à trouver une clause de remplacement ayant un effet équivalent. Les parties lacunaires vont être mises à jour par Micro au plus vite.

§ 12 Modification

Micro se réserve le droit de modifier, en tout temps, tout ou partie des présentes conditions générales. De telles modifications sont immédiatement publiées sur notre site internet. Il vous appartient de vérifier régulièrement les dispositions des conditions générales et de la politique en matière de protection des données en vigueur.

§ 13 Droit applicable et for juridique

Le droit applicable à ce contrat est le droit Suisse. Le for juridique est à Lausanne.

[Impressum et confidentialité](#)

[Conditions générales de vente](#)

Copyright © 2019 - Association Micro





TEXTES ET PHOTOS: Samantha Lunder

Noémie Pfister est ostéopathe animalière en Suisse romande depuis deux ans. Animaux de compagnie ou de ferme, elle consulte toutes les bêtes qui en ont besoin.

Pendant la séance, elle observe la démarche et identifie les zones qui manquent de mobilité pour ensuite intervenir avec différentes manipulations.

Elle nous a emmenés dans une ferme de Begnins, où elle soigne chats, chevaux et aussi une chèvre qui a des soucis lors de ses déplacements.

«On sent encore un peu que l'épaule est tendue, mais c'est déjà beaucoup mieux», rassure Noémie en tenant une patte antérieure de la petite chèvre. Cette biquette montrait une boiterie à une patte avant. Agée de 8 ans et vivant dans un parc avec trois congénères, elle ne marchait plus vraiment droit. Pour éviter tout inconfort, ses propriétaires ont fait appel à Noémie Pfister, ostéopathe animalière.

Ce matin-là, celle qui pratique depuis deux ans était en visite dans cette ferme de Begnins (VD) pour la deuxième fois. Après un premier soin, il y a quelques semaines, la thérapeute de 27 ans est revenue pour un contrôle sur cette chèvre, mais aussi sur un cheval. «Je le fais clairement pour nos animaux, pour qu'ils ne soient pas mal, et je pense que ce n'est largement pas encore assez connu, réagit Aline Cosendey, la propriétaire. Notre chèvre était vraiment embêtée, et on a tout de suite vu la différence après le premier soin.»

Pour Noémie, peu importe la taille de l'animal, elle peut intervenir autant sur un tout petit rongeur que sur des bovins. «J'ai même été appelée, une fois, pour soulager un serpent qui présentait des problèmes digestifs», se rappelle-t-elle.

Chez les Cosendey, la biquette semble, de prime abord, être étonnée par la thérapie que Noémie tente de lui prodiguer. Craintive d'être séparée de ses congénères, elle se laisse faire, mais tente à quelques reprises de retourner dans son parc. Elle se calme au fur et à mesure que l'ostéopathe la manipule. «On voyait bien que sa patte faisait un mouvement de circumduction (réf: un geste circulaire inhabituel) quand elle marchait, explique-t-elle en passant ses mains le long de sa colonne vertébrale. Cela faisait longtemps que le blocage était là, un déséquilibre s'était donc installé profondément, on a dû travailler sur tout le corps.» Une fois la séance terminée, la Vaudoise l'observe à nouveau marcher. «Cette fois on a libéré les derniers petits blocages.

«Comme chez nous, l'organisme de l'animal est constamment mis à l'épreuve.»

Noémie Pfister, ostéopathe animalière

Afin de mieux équilibrer la démarche de cette chèvre, Noémie doit masser certains points précis sur son dos. «Elle

gambade déjà nettement mieux», lance-t-elle alors que la chèvre part rejoindre les autres dans son parc. Selon Noémie, son métier fait désormais partie des soins à donner aux animaux de compagnie: «De nos jours, ils font de plus en plus partie de la famille et leur bien-être est essentiel.»

Elle souligne aussi que l'ostéopathie vient en complément des autres thérapies dont un animal a besoin. «Si je ressens que le problème pour lequel on m'a appelée n'est pas de mon ressort, je conseille alors à mes clients d'aller faire un contrôle chez leur vétérinaire, dentiste animalier ou maréchal ferrant. Mon rôle est de libérer des blocages, mais certaines choses seront du ressort d'autres spécialistes.»

«Lui laisser du temps pour s'autoguérir»

Le plus souvent, ce sont des cavaliers qui lui téléphonent pour des doutes sur la locomotion de leur monture. Mais aussi de plus en plus des familles avec des chiens, chats, lapins et même des lamas. «Tout être vivant a droit à ce bien-être, ce n'est pas parce que c'est une chèvre qu'elle n'a pas le droit de se sentir confortable», complète Noémie. Aline Cosendey avait justement un doute quant au déplacement de l'un de ses jeunes chevaux, Brame, 9 ans. Il n'a su que de quelques mètres de marche à la longe pour que Noémie confirme.

Ce cheval, qui a fait récemment un petit rodéo à sa propriétaire en promenade, n'est plus totalement symétrique au niveau de son bassin. «On sent un mouvement inhabituel qui part sur la droite, cela démontre un blocage que nous devons libérer.» Elle manipule une première patte, revient sur une deuxième en effectuant des demi-cercles. Sa méthode utilise des déblocages des articulations, un travail viscéral, tissulaire ou même crânien.

Après la demi-heure de manipulations et de pressions sur son corps, Noémie voit, ici encore, nettement la différence. «Je retrouve les gestes de balancier que je cherchais, maintenant on va laisser le temps au corps de s'autoguérir et de s'harmoniser.»

«On aura tendance à être plus vite appelé pour un chien»

Laisser ces petits dérèglements musculaires risquerait de causer des lésions ou douleurs plus graves chez l'animal. D'où l'importance pour la professionnelle d'intervenir assez tôt. «C'est sûr qu'on aura tendance à être plus vite appelé pour un chien ou un cheval, que l'on a tout le temps à ses côtés, que pour un mouton qu'on ne verra que lorsqu'on le nourrit.» Aline confirme: «J'ai un chat qui fait pipi un peu partout, il est très crispé, alors j'ai voulu demander à Noémie de l'aider à se détendre. Mais c'est sûr que c'était moins logique pour moi de demander un soin pour lui, qui est très indépendant, on fait moins attention.» Noémie intervient aussi beaucoup en prévention, comme on le ferait avec un être humain. «L'organisme de l'animal est constamment mis à l'épreuve, et certains blocages peuvent se former et s'installer dans le corps, comme chez nous.»



[Impressum et confidentialité](#) [Conditions générales de vente](#)
Copyright © 2019 - Association Micro





TEXTES ET PHOTOS: Samantha Lunder

Gilles Braichet Jr. est ramoneur depuis dix ans dans l'entreprise familiale à Porrentruy. Il parcourt villes et campagne pour des dépannages et des travaux d'entretien.

Il décrit un métier qui a évolué avec son temps: fini l'image du ramoneur avec son échelle qui se faufile dans les cheminées, tout s'est modernisé.

Animaux morts ou précieux objets perdus par leurs propriétaires, le Jurassien tombe parfois sur des surprises pendant ses interventions.

En poussant la porte de la buanderie, Gilles Braichet Jr. installe de grandes bâches sur le sol. «Cela peut paraître paradoxal pour un ramoneur, mais la propreté est devenue une priorité», sourit-il en arrivant devant une chaudière blanche immaculée. Cet après-midi-là, il rend visite à une famille de Porrentruy (JU) chez qui il vient chaque année pour un contrôle d'usage. Il doit entretenir les différents supports de chauffage: une installation moderne au sous-sol, et un poêle à bois dans le salon. «Le ramoneur cliché qu'on a en tête qui monte sur les toits et qui est plein de suie? C'est fini! lance-t-il. Maintenant, un mécanicien automobile est certainement plus sale que moi.» Car désormais, avec les nouvelles technologies, les chauffages se sont modernisés. Il n'a plus besoin comme autrefois de prendre de la hauteur pour accéder aux conduites de cheminées. Tout peut se faire depuis la cave, avec de bons outils.

Après avoir nettoyé l'intérieur de la chaudière avec un produit, Gilles sort un enrouleur métallique. Au bout, un «hérisson», cette brosse qui lui permettra de s'assurer que la conduite n'est pas bouchée. Il ouvre le couvercle pour commencer son contrôle et y pousse la tige pour atteindre l'extrémité de la cheminée. «On pense que le ramoneur se faufile dans les cheminées, mais là j'aurais bien de la peine», rigole-t-il en montrant que le diamètre de celle-ci ne dépasse pas la taille d'une main.

En ressortant la brosse du tuyau, pas de grande surprise cette fois, tout était déjà bien propre. Il rince le tout à l'eau claire: «J'ai déjà, à plusieurs reprises, trouvé des animaux morts, mais nous l'aurions immédiatement senti à l'odeur répugnante, là ce n'est pas le cas.» Il est fréquemment surpris par des oiseaux qui ont été étourdis par les gaz de fumée, ou qui sont malheureusement tombés dans la conduite: «J'ai aussi une fois découvert un chat sans vie... ce n'est pas courant, mais cela peut arriver.»

«On entre quand même dans l'intimité des gens»

Mis à part ces découvertes, le ramoneur déniché aussi parfois des trouvailles étonnantes. Comme ce lingot d'or caché proche de la cheminée qu'il était en train de nettoyer, ou ces boîtes à souvenirs que certains mettent à l'abri là où personne ne pourrait les trouver. «On entre quand même dans l'intimité des gens, on garde bien sûr le secret professionnel», continue-t-il. Dans le domaine depuis dix ans, Gilles apprécie particulièrement le contact très diversifié qu'il a avec ses clients. Et pourtant, ce n'était pas le métier qui attirait, au départ, le Jurassien de 26 ans. Il a finalement choisi de suivre la même voie que son père, en 2009, après plusieurs stages dans d'autres domaines: «Quand je voyais mon papa revenir du travail recouvert de suie, cela ne me faisait pas forcément envie. C'est ensuite que j'ai remarqué le rôle social que l'on a!»

«Le facteur, les aides-soignants, ils n'ont plus le temps de papoter. Il ne reste que le ramoneur.»

Gilles Braichet JR, ramoneur

Comme il aime en rire, il faut se préparer à accepter les cafés des clients, et même plusieurs. Rien que ce matin-là, on lui en a offert à quatre reprises. «Je me souviendrai toujours d'une dame d'un certain âge qui m'a beaucoup touché: elle m'a dit, « vous savez, le facteur, les aides-soignants, ils n'ont plus le temps de papoter », il ne reste que le ramoneur.»

«Je ne me verrais plus faire un autre métier»

La famille avec les enfants qui jouent dehors, les personnes qui viennent s'installer à ses côtés pour discuter ou parfois surveiller du coin de l'œil, grâce à son métier, il croise toute la société. «Cela m'apprend beaucoup aussi sur d'autres domaines vu que chacun me parle d'une histoire différente, j'adore ça dans ce milieu.» Lui se voit bien reprendre les affaires de son père lorsqu'il sera retraité, «j'ai réfléchi, et je ne me verrais plus faire un seul autre métier.» Le Jurassien est en train de terminer sa maîtrise fédérale, qui lui permettra d'accéder au titre de maître ramoneur.

Alors qu'il finit à la cave, un second travail l'attend à l'étage, dans le salon de la famille. En ouvrant le tube en métal, Gilles confirme que l'entretien était nécessaire, «vous voyez? c'est là que mon métier prend tout son sens», confirme-t-il en montrant un amas de suie accumulé à l'intérieur.

Ses avant-bras se noircissent au fur et à mesure qu'il aspire le tout. «Ce qui est devenu intéressant, c'est justement le fait d'avoir des installations très différentes les unes des autres.» Malgré l'arrivée de nouveaux systèmes de chauffage toujours plus écologiques, Gilles reste confiant sur l'avenir de son métier: «Avec l'apparition des pompes à chaleur, des panneaux solaires, c'est sûr qu'on n'a pas besoin de nous pour ça, mais les gens reviennent aux basiques, ils choisissent de se chauffer au bois ou de manger local, c'est un retour au temps de nos grands-parents.»





TEXTES ET PHOTOS: Samantha Lunder

Active partout en Suisse romande, la fondation As'trame accompagne les personnes vivant un bouleversement profond de leurs liens familiaux. Il peut s'agir d'un deuil, d'une séparation ou de la maladie d'un proche.

Nous avons rencontré Sébastien Velen, coordinateur et intervenant, à Sion, pour comprendre comment il accompagne des enfants dont les parents ont décidé de se séparer.

Souvent au cœur d'un conflit, le mineur a besoin de savoir comment trouver sa place. Quant aux parents, ils doivent apaiser au mieux les tensions pour préserver l'équipe parentale.

Quand un couple se sépare et que des enfants sont au milieu, il est parfois difficile de savoir comment agir correctement. La fondation romande As'trame, dont une antenne est basée à Sion, s'engage pour aider ces familles à retrouver une nouvelle dynamique. Intervenant psychosocial dans le domaine, Sébastien Velen nous explique tout ce qui entre en jeu lors d'un tel parcours de vie.

Quels sont les enjeux d'une séparation lorsqu'un couple a des enfants?

Se quitter crée une grande incertitude, autant financière que relationnelle. Tout ce qui peut toucher l'ex-couple, comme les souffrances ou l'incompréhension, aura automatiquement un impact sur l'ensemble de la famille.

Ce qu'il est primordial de différencier, c'est le rôle du couple en parallèle à ce- lui de l'équipe parentale: du moment que l'on se sépare, on n'a plus forcément envie de faire les efforts qu'on faisait pour l'autre et, parfois, cela diminue aussi ceux que nous faisons ensemble pour les enfants. C'est justement sur cela qu'il faudra travailler: on reste une équipe parentale toute une vie, ce n'est pas comme lorsqu'on quitte un métier pour rejoindre de nouveaux collaborateurs et que tout change. Là, on n'a pas le choix.

Que dire des premiers éléments qui ressortent lorsque les familles arrivent ici?

Ceux qui poussent notre porte sont des parents qui se font du souci pour leurs enfants et qui aimeraient un espace d'écoute, en toute neutralité. Il y a souvent aussi un besoin de gérer les choses dans le couple. Notre focus est mis sur l'enfant, mais cela inclut des séances de soutien à la coparentalité pour aider le couple à trouver comment faire ensemble le meilleur parcours possible. On ressent une inquiétude de leur part, car il y a de nouvelles adaptations à mettre en place au quotidien et ils veulent bien faire pour ne pas blesser leurs enfants.

«J'ai à coeur de leur expliquer que le parent a mis fin à la relation amoureuse, mais qu'il n'abandonne pas ses enfants.»

Sébastien Velen, intervenant psychosocial

Y a-t-il des choses que ces parents expriment de façon récurrente?

Sans vouloir faire de clivage, je vois souvent des mamans qui ont le souci que le bien-être de leur enfant soit respecté chez leur père; elles ont la crainte de ne pas savoir comment ça va se passer une fois qu'il se retrouvera seul chez lui. Et, de l'autre côté, les papas démontrent souvent un manque de confiance en eux dans leur rôle de père. J'entends régulièrement des conjoints qui ont été quittés dire «l'autre nous a quittés». J'ai à cœur de leur expliquer qu'il a mis fin à la relation amoureuse, mais qu'il n'abandonne pas ses enfants. On se heurte, la plupart du temps, à cette confusion couple versus famille.

À quoi sont dues ces craintes de l'un vis-à-vis de l'autre?

Déjà, il y a une souffrance que chacun va vivre à sa façon. Le parent a ses douleurs personnelles, et l'enfant va les ressentir tout en ayant un mal-être plus ou moins grand face à ce divorce. Ce que je constate régulièrement, c'est un parent qui exprime avoir l'impression que son enfant est mal chez l'autre. Quand nous voyons le jeune, nous réalisons qu'il évoque des choses très simples. J'ai eu un cas récemment où les parents étaient dans un gros conflit. La maman était convaincue que son fils n'était pas bien chez son père. Lors d'un exercice avec le petit, ce qui ressortait était surtout un besoin de reconnaissance de l'effort qu'il faisait pour s'adapter à deux systèmes différents: «Papa me demande de me laver tous les soirs, alors que chez maman les douches, c'est deux fois par semaine.» La mère sentait son enfant triste, mais n'a pas nécessairement réalisé à quoi cela était dû et a interprété le tout de manière un peu exagérée.

On s'inquiète donc trop pour l'enfant?

Je pense qu'il ne faut pas oublier qu'il a bien sûr ses peines par rapport à la situation, comme un manque de la famille réunie. Mais il peut aimer ses parents indépendamment de cela. Il faut réussir à construire un récit familial différent. Ce qui est encourageant, c'est de voir que, jusqu'à un certain âge, l'enfant a une grande capacité de résilience. Il s'adapte facilement à une nouvelle situation de vie du moment qu'il n'a pas à prendre parti pour un parent ou pour l'autre. Lorsque la situation est acceptée par les parents, elle devient la nouvelle normalité pour l'enfant.

Cela change quand il grandit?

L'enfant se construit avec ce qui se présente à lui dans sa vie. Il peut vivre bien ou mal sa situation familiale, que les parents soient ensemble ou non. Dans le cas des séparations, avant 10 ou 12 ans, le jeune ressent un sou-

ci d'équité, il veut donner autant à maman qu'à papa. Il aura tendance à ménager celui qui souffre le plus dans le couple. Si un parent a besoin de sentir que son garçon va mal quand il est chez l'autre, il se peut que son fils nourrisse ce ressenti. C'est très compliqué pour un parent de ne pas avoir dans un coin de la tête: «j'ai envie de m'assurer qu'il est bien avec moi», quitte à penser qu'il est moins bien avec l'autre. Lorsqu'un enfant dit à un parent qu'il veut le voir plus souvent, ça ne veut pas dire qu'il veut moins voir l'autre. À l'adolescence, cela évolue, car le jeune se crée un nouveau réseau, autre que la sphère familiale. Il commencera donc à prendre davantage de recul. Mais, peu importe son âge, il est important que sa place soit toujours respectée.





«ON PREND SOIN DE LA FORÊT»



TEXTE: FABIEN FEISSELI
PHOTOS: JOËL OVERNEY

Frédéric Mugny, Adrien Clément et Sébastien Clément pratiquent l'une des professions les plus dangereuses du monde, ils sont forestiers-bûcherons.

Ce jour-là, les trois hommes étaient en plein abattage d'une quinzaine d'épicéas près de Cottens. Leur objectif: faire de la place pour permettre aux plantes plus jeunes de grandir.

Tous les trois passionnés par la nature, ils regrettent la mauvaise image dont souffre parfois leur métier. S'ils abattent des arbres, ce n'est pas pour «casser la forêt», mais pour la sauvegarder.

Le bruit du bois qui craque et qui se déchire résonne dans la forêt. L'épicéa vacille puis s'abat avec fracas, faisant vibrer les arbres voisins. «On a toujours un peu d'appréhension, mais quand il tombe au bon endroit, que l'on a bien visé, on est contents», sourit Adrien Clément en relevant la visière de protection de son casque. Avec ses deux collègues de l'entreprise Clément, le forestier-bûcheron de 19 ans est à l'œuvre dans une forêt proche de Cottens (FR). Justement, Frédéric Mugny et Sébastien Clément font leur

retour dans la petite clairière. Les deux Fribourgeois s'étaient positionnés sur les chemins alentour pour empêcher d'éventuels promeneurs d'approcher. «On met des panneaux d'avertissement, mais cela ne suffit pas toujours», souffle Frédéric. Tandis qu'il démarre sa tronçonneuse pour commencer à ébrancher le tronc, Adrien explique: «On fait une coupe de régénération pour faire en sorte que les jeunes arbres puissent prendre le relais. Le but, c'est de leur faire de la place pour qu'ils aient davantage de lumière et qu'ils puissent grandir.» Ils sont donc mandatés par le propriétaire de la parcelle pour couper les épicéas marqués d'un point rouge par le garde-forestier. «Cela servira à faire du bois de charpente et du bois pour l'énergie», poursuit le jeune homme avant de se remettre au travail. Déjà, il s'attaque à un nouveau tronc. Au total, les trois hommes vont en abattre une petite quinzaine dans la journée. Avec sa scie, Adrien commence par dessiner une encoche en forme de triangle à la base de l'arbre. «C'est l'entaille de direction, c'est ça qui définit où il va tomber. On cherche à casser le moins de jeunes plantes possible, donc il faut trouver le meilleur couloir de chute.» L'épicéa est, ensuite, assuré à l'aide d'un câble métallique relié au tracteur forestier garé juste à côté. Satisfait, Adrien fait signe à ses deux collègues d'aller se positionner en sentinelles sur les chemins environnants. «Comme ça, je peux abattre tranquille. Avant d'aller plus loin, il faut encore que j'anticipe un chemin de retraite pour me mettre à l'abri», précise celui qui vient de terminer son CFC.



«On cherche à casser le moins de jeunes plantes possible, donc il faut trouver le meilleur couloir de chute.»

Adrien Clément, Bûcheron

Après avoir crié «attention» par deux fois, il se remet au travail avec sa tronçonneuse, du côté opposé à l'entaille de direction. La lame de l'engin s'enfonce sans problème dans le tronc. «Je laisse une charnière de bois que je ne découpe pas pour maîtriser la direction de la chute et j'ai positionné des cales pour éviter que le tronc ne parte en arrière», glisse Adrien en reculant. Par radio, il donne le feu vert à Frédéric, qui actionne le treuil. Le câble se tend et un deuxième épicéa s'abat sur le sol boueux. «Même après presque un an, cela reste impressionnant, cela donne de l'adrénaline», observe Sébastien Clément. À 17 ans, il est en préapprentissage et espère pouvoir commencer son apprentissage à la rentrée prochaine. «J'avais commencé comme ébéniste, mais j'apprécie la nature, le fait d'être dehors.» Ses parents, eux, sont un peu plus inquiets. Il faut dire que le métier est régulièrement classé parmi les professions les plus dangereuses de Suisse et du monde. «Ma mère préfère ne pas trop savoir ce qu'il se passe au boulot. Disons qu'elle est contente quand je rentre», confie le jeune homme. Frédéric est bien placé pour en parler. Il y a quinze ans, le Fribourgeois a eu la jambe cassée lors d'un abattage qui a mal tourné. Pas de quoi l'effrayer pour autant. «Si on suit les règles de sécurité, ça va. Il faut aussi apprendre à scier de la bonne manière dès l'apprentissage, sinon la tronçonneuse peut revenir vers toi. Mais nos pantalons sont doublés avec de la laine de verre qui arrête la chaîne», assure le bûcheron. Adrien

a, lui aussi, connu une mésaventure. «Quand l'arbre est parti, une branche s'est coincée, elle a giclé et elle m'est tombée sur le dos», raconte-t-il. Heureusement, plus de peur que de mal pour celui qui fréquente les forêts depuis tout petit. «C'est l'entreprise de mon père. Donc, quand il devait me garder, il m'emmenait avec lui.» Le jeune homme reconnaît, tout de même, avoir été touché par les récents accidents mortels ayant frappé la profession, notamment dans le canton de Fribourg. «C'est sûr que cela fait réfléchir, il faut toujours être sur le qui-vive», souffle-t-il sans s'attarder sur le sujet. Ce qui lui tient à cœur, c'est de défendre son métier. «Souvent les promeneurs croient qu'on casse la forêt alors que pas du tout, on en prend soin. Il faut aimer la nature pour faire ce métier», affirme le bûcheron. Frédéric abonde: «Des fois, on a des tags sur les machines ou sur les panneaux parce que les gens ne sont pas contents. Mais ils ne se rendent pas compte qu'on entretient la forêt pour qu'ils puissent s'y promener. Sinon, certains arbres secs pourraient leur tomber dessus.» Adrien souligne également la réflexion écologique. «Le bois, c'est une énergie neutre. C'est mieux que d'utiliser du pétrole, qui vient de l'autre bout du monde. Si on n'en fait rien, il va sécher et ce sera de l'énergie perdue. Par exemple, ici, on coupe pour que les plus jeunes puissent prendre la place. C'est un cycle.»





L'invité de la semaine

Disparition de Micro

DESSIN: BARRIGUE



Romandie

«L'Illustré» amputé en plein vol

DESSIN: ROMAIN MANGE

Paru dans La Torche

www.latorche.ch



Vaud

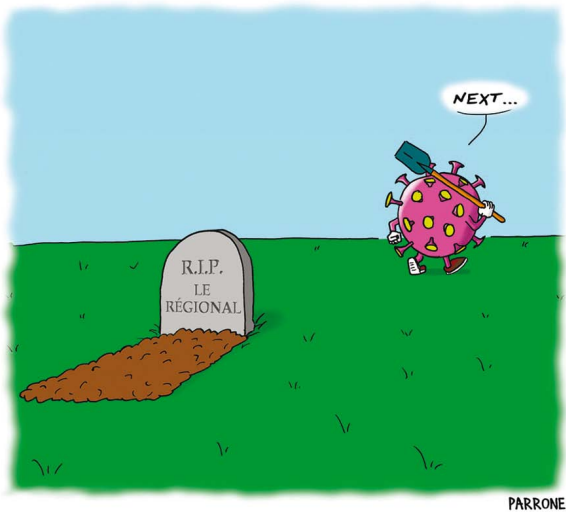
«le régional», point final

DESSIN: PARRONE

Paru dans La Torche

www.latorche.ch

VICTIME DU VIRUS
LE JOURNAL VEVEYSAN
LE RÉGIONAL DÉPOSE LE BILAN



Jura

Virus informatique

DESSIN: TONY

Paru dans La Torche

www.latorche.ch



Genève

Genève est riche en pauvres

DESSIN: PITCH

Paru dans La Torche

www.latorche.ch

Berne

Tramel'eau

DESSIN: TONY

Paru dans La Torche

www.latorche.ch

Tramelan Pas de piscine cet été !



Genève

Touche pas à mes réserves!

DESSIN: MONTA

Paru dans La Torche

www.latorche.ch

MAURO POGGIA VEUT QUE LES
ASSURANCES REMBOURSENT TOUS
LES TESTS DE DÉPISTAGE !



Jura

La vie reprend ses droit

DESSIN: BRAC

Paru dans La Torche

www.latorche.ch



Neuchâtel

FAQ le travail!

DESSIN: VINCENT

Paru dans La Torche

www.latorche.ch

ENFIN

la vie normale



Genève

DESSIN: BEN

Paru dans La Torche
www.latorche.ch





«C'EST LE FIL QUI LES MAINTIENT EN VIE»



TEXTES: FABIEN FEISLI
PHOTOS: CHRISTIAN BONZON

Chaque semaine, une cinquantaine de personnes atteintes d'insuffisance rénale terminale passent trois demi-journées au service de dialyse des Hôpitaux universitaires de Genève.

Là, leur sang est filtré par une machine pour en évacuer les impuretés et le liquide excessif. Si ce processus les maintient en vie, il se révèle particulièrement éprouvant physiquement, mais aussi socialement.

La dialyse réduit, par exemple, fortement leur capacité à exercer un métier. Pour avancer, la plupart des patients sont en attente d'une greffe, une démarche qui prend plusieurs années.

Leur emballage ouvert, une dizaine de petits carrés de chocolat s'alignent devant Irène Brown-Lana. C'est son petit plaisir de l'après-midi. «Quand je suis ici, je regarde des documentaires et je mange du chocolat», sourit-elle, allongée sur son lit du service de dialyse des Hôpitaux universitaires de Genève (HUG). Depuis plus de trois ans, Irène y passe quatre heures deux fois par semaine. Elle a donc eu tout loisir d'établir ses petits rituels. «Cela prend beaucoup de temps, heureusement qu'il y a la télévision. Mais j'ai 90 ans, j'accepte que ce sera comme ça pour le reste de ma vie», préfère philosopher celle qui, comme tous les patients dans la pièce, souffre d'insuffisance rénale terminale. À côté d'elle, Eric Guithon vérifie l'écran du générateur de dialyse où le sang de la nonagénaire, aspiré depuis le cathéter permanent sur sa poitrine,

serpente. «Comme Madame n'urine plus, on utilise un rein artificiel pour filtrer les impuretés. Aujourd'hui, par exemple, on va lui retirer 1,5 litre d'eau», explique l'infirmier. Œuvrant dans le service depuis plus de onze ans, Eric raconte apprécier le contact avec ses patients: «Il y en a beaucoup que je tutoie parce que je les vois depuis un certain nombre d'années.»

De l'autre côté de la pièce, Hadiya Barkhadle fait justement partie des habituées de l'endroit. «Je viens trois fois par semaine depuis deux ans. Il n'y avait pas d'autres solutions, avant j'avais des problèmes à la tête, à l'estomac. Aujourd'hui, cela va mieux, même si je suis très fatiguée après les séances», confie la sexagénaire. Responsable de l'unité de néphrologie, le docteur Patrick Saudan abonde. «C'est un traitement éprouvant pour les patients. Ils passent «à la machine à laver», si vous me passez l'expression», décrit-il. Au-delà des aspects physiques, le spécialiste pointe également les contraintes sociales. «Nous avons des gens entre 20 et 90 ans. Quand vous êtes atteint jeune, c'est un bouleversement catastrophique. Votre capacité à travailler peut être diminuée jusqu'à 100%, c'est très lourd au niveau financier et c'est compliqué pour les proches», détaille-t-il. Malgré tout, le médecin tient à rappeler l'importance de la dialyse: «C'est vrai que c'est un fil à la patte, mais c'est le fil qui les maintient en vie. Il y a cinquante ans, quand les reins ne fonctionnaient plus, on mourait.»

«C'est un traitement lourd pour les patients. Plus le temps passe, plus ils se sentent fatigués.»

Françoise Raimbault, infirmière responsable du service dialyse

Le spécialiste souligne qu'aujourd'hui les patients peuvent rester très longtemps en traitement, parfois jusqu'à une trentaine d'années. Mais la plupart espèrent une greffe, le seul moyen, pour eux, de mettre fin à la dialyse. C'est notamment le cas de Thierry Dubi, 59 ans et diabétique depuis 1977. Depuis près d'un an, l'assistant de sécurité publique jongle entre ses séances bihebdomadaires aux HUG et son métier. «Arrêter de bosser, c'était exclu pour moi. J'ai pu aménager mon horaire pour commencer très tôt le matin. Ce n'est pas évident, mais j'aime mon boulot.» Le Genevois n'a pas non plus renoncé à ses loisirs, le soir même il se rendra à un cours d'aïkido. De quoi impressionner Valérie Omnes, son infirmière du jour. «C'est fabuleux d'arriver à tout gérer ainsi. Cela montre aussi sa volonté de vivre comme tout le monde.» Elle décrit les contraintes liées à la dialyse: «Les gens ne se rendent pas compte de l'impact physique et psychologique. Il y a un régime alimentaire assez strict, vous devez porter un cathéter permanent, ce qui n'est pas forcément facile de faire accepter dans votre vie intime, et vous ne pouvez pas voyager comme vous le voulez.»

«Au début, j'étais terrorisé»

Infirmière responsable du service de dialyse, Françoise Raimbault abonde. «Le grand public n'a pas suffisamment conscience de ce que cela représente, c'est un traitement lourd pour les patients. Plus le temps passe, plus ils se sentent fatigués», assure celle qui a intégré le service des HUG il y a plus de quinze ans. Thierry Dubi acquiesce mais préfère rester optimiste: «À choisir, bien sûr que je préférerais ne pas avoir à le faire, mais je n'ai pas le choix, c'est pour le mieux. Au début j'étais terrorisé de savoir que j'allais devoir faire des dialyses, mais finalement ce n'est pas la fin du monde.» Une notion qu'il a eu du mal à faire accepter à son entourage. «Autour de moi, les gens étaient catastrophés, mais c'est parce que la plupart ne savent pas ce que c'est, ils pensent que c'est pire que ce que c'est.»

Naviguant d'un patient à l'autre dans son service pour faire un point hebdomadaire, le docteur Patrick Saudan souligne l'importance d'une dialyse adaptée à chaque personne. «On évolue de plus en plus vers quelque chose de sur mesure. Quand ils arrivent, on essaie de commencer très doucement pour maintenir la fonction rénale résiduelle le plus longtemps possible. Cela permet d'améliorer la qualité de vie.» Le médecin pointe également l'existence de dialyses du soir ou même de nuit pour mieux s'accorder aux horaires des patients.

«Mais la meilleure des solutions, cela reste d'éviter l'insuffisance rénale terminale due au diabète et à l'athérosclérose (réd: affection des artères), qui sont principalement causés par la sédentarité, la malbouffe et le tabagisme. Si vous enlevez ça, vous avez déjà 70% du service qui se vide.»





TEXTES: FABIEN FEISLI
PHOTOS: SEBASTIEN BOVY

Créée il y a deux ans, l'association à but non lucratif Swiss Artists Production souhaite venir en aide aux chanteurs romands pour leur permettre de vivre de leur passion.

Pour cela, la structure recherche des mécènes et des partenaires acceptant de soutenir ses poulains.

Car, à cause des plateformes de streaming, la vente de chansons ne rapporte pratiquement plus rien.

Afin d'accompagner au mieux leurs artistes, Bob Arnedo et Michel Galone, les deux cofondateurs, se sont entourés de toutes les compétences, des spécialistes en réseaux sociaux à la coach sportive.

Niché dans la zone commerciale de Crissier (VD), le petit local de l'association Swiss Artists Production est bondé cet après-midi-là. Tandis que Antony Trice, Tricia Cordero et Vincent Castelain (lire encadrés), trois des quatre artistes du jeune label, s'éclipsent dans le studio d'enregistrement, les autres membres s'entassent dans les canapés du bureau pour raconter la naissance de leur aventure. «On est dans le domaine depuis plus de 20 ans, mais, il y a deux ans, on a voulu créer un label associatif à but non lucratif pour accompagner des chanteurs romands», commence Bob Arnedo, président de la structure. À ses côtés, Michel Galone, cofondateur et producteur, abonde: «On ne voulait pas faire quelque chose de commercial. La musique, pour nous, c'est ce qui compte le plus. C'est un label pour les artistes, par les artistes.» Une philosophie qui a d'ailleurs convaincu Giuseppe Papasidero, surnommé «Joe Paps», de rejoindre l'aventure. «Dans ce milieu, il y a beaucoup de requins. Donc une association, cela permet d'avancer dans le bon sens avec des gens qui sont passionnés et justes», souligne-t-il. Et lui qui a travaillé comme producteur aux États-Unis et en France l'assure, vivre de la musique est très compliqué en Suisse romande. «Ici, on ne nous prend pas au sérieux, ce n'est pas considéré comme un métier à part entière.»

Michel va dans le même sens: «En Suisse allemande il y a un gros soutien, mais ici c'est très compliqué. Mis à part quelqu'un comme Bastian Baker, neuf artistes sur dix doivent donner des cours à côté pour tourner. Mais, si tu veux réussir, tu ne peux pas te permettre d'avoir un petit boulot à côté.» Le but de leur label est donc de permettre à de jeunes artistes romands de devenir professionnels. Et, pour cela, rien n'est laissé au hasard. «On a réuni toutes les branches nécessaires au sein de l'association. On les aide bien sûr à peaufiner leurs compositions et à les enregistrer. Mais cela va plus loin, on s'occupe aussi de leur promo, de leurs concerts, de leurs réseaux sociaux et de leur style», reprend Bob. Assise à côté de lui, Cynthia Di Majo est justement chargée de relouer les chanteurs. «L'objectif, c'est de les sublimer, car une grande partie du succès d'un artiste, c'est son image. Il faut qu'ils arrivent à se créer un univers pour faire passer leur message avant même d'ouvrir la bouche», détaille la spécialiste.

Et si la vingtaine de membres que compte l'association acceptent de travailler de manière bénévole pour le moment, Michel espère voir cette situation changer rapidement. «À l'horizon 2021, il faudrait qu'on puisse rémunérer les artistes et les autres personnes. L'une de nos pistes, c'est de trouver des mécènes, comme des entreprises, qui veulent soutenir des artistes romands.» Car le problème rencontré par l'industrie musicale, c'est que la vente de chansons ne rapporte pratiquement plus rien. «Depuis deux ans, les sites de streaming, comme Spotify, ont dépassé tout le reste. C'est une catastrophe parce qu'un chanteur ne reçoit que 0,003 centime par

écoute», assure-t-il. Malgré tout, ces plateformes peuvent participer à faire connaître les artistes du label. «On veut travailler sur leur notoriété pour les aider à trouver leur public, celui qui aura envie de venir les voir en concert. Finalement, c'est ça qui leur permettra d'en vivre.»

«En Suisse, chanter est vu comme un hobby.»



Pour Antony, la passion de la musique a commencé, il y a dix ans, par un fémur cassé. Privé de sport durant trois ans, le Vaudois de Baulmes se trouve une nouvelle passion: la guitare. Et plus précisément celle de sa sœur, décédée en 2008. «Je postais des vidéos sur les réseaux sociaux. Je pars du principe que plus tu te montres, plus tu as de chances d'être repéré.» Une intuition qui va se confirmer puisque c'est ainsi que Swiss Artists Production le contacte en 2018. «J'ai vraiment fait mes premiers pas en studio ici, j'ai appris à construire une chanson de A à Z», raconte-t-il. Et ses efforts vont payer puisqu'il est contacté par TF1 fin 2019. En janvier 2020, il fait un carton dans «The Voice», séduisant les quatre juges de l'émission. «J'avais commencé des études à la HEP pour avoir un plan B, mais mon but, aujourd'hui, c'est de pouvoir vivre de la chanson», explique le jeune homme. Il sait pourtant que le chemin sera compliqué. «En Suisse, c'est difficile, il n'y a pas vraiment de soutien parce que c'est vu comme un hobby, pas comme un métier.»

**Antony Trice,
24 ans, Chanteur**

«Cela demande beaucoup de travail.»



Patrizia a été la toute première recrue du label associatif. «Je chante depuis petite, mais avant c'était vraiment pour le plaisir, je faisais des reprises, je n'écrivais pas mes chansons», raconte la Vaudoise. Et si sa rencontre avec Bob et Michel lui a permis de sortir son premier single, la gymnasienne n'est pas, pour autant, convaincue de vouloir faire de la musique son métier. «Plus j'avance, plus je m'interroge. Cela demande beaucoup de travail, surtout en Suisse, où c'est plus compliqué de se faire connaître», assure-t-elle. La jeune femme garde, pourtant, une petite idée derrière la tête. «Je suis d'origine philippine et j'ai l'impression que ce serait plus simple là-bas, j'aurais plus de chances de réussir, je pense.»

«Tricia Cordero»
18 ans, Chanteuse





TEXTES: FABIEN FEISSELI
PHOTOS: BERNARD PYTHON

Spécialiste des interactions homme-machine, Denis Lalanne nous a reçus pour décrypter notre rapport ambivalent aux robots et de la place de plus en plus prépondérante qu'ils prennent dans notre quotidien.

Aux yeux du quadragénaire, les machines sont une opportunité pour notre société. Bien utilisées, elles peuvent nous permettre d'évoluer de manière positive dans de nombreux domaines.

Pour autant, celui qui dirige le centre de recherche Human-IST de l'Université de Fribourg invite à mettre en place différentes mesures afin de contrôler leur développement futur.



Professeur au Département d'informatique et directeur du centre de recherche Human-IST de l'Université de Fribourg, Denis Lalanne est spécialiste des interactions homme-machine. Pour en parler, le quadragénaire nous a donné rendez-vous au Musée d'art et d'histoire de Neuchâtel, aux côtés de trois des plus vieux androïdes du monde (lire encadré).

Dans notre quotidien, quand est-ce qu'on a affaire à des robots?

La technologie, de manière générale, a pris de plus en plus de place dans notre vie. Les bâtiments que l'on construit sont des robots, notre voiture, c'est un robot: c'est-à-dire une machine capable de capter des informations, de les traiter et de répondre de façon adéquate. En fait, tout devient machine. Quand on va à la Migros, à la Coop ou à la Poste, on a de plus en plus affaire à des automates.

Ils vont nous piquer notre boulot?

C'est le fantasme de beaucoup de gens, mais je n'y crois pas trop. Il y a de nouveaux métiers qui vont apparaître, donc je ne vois pas ça comme un risque d'augmentation du chômage. Après, il est vrai que le développement des robots est souvent poussé par des critères d'efficacité et, de ce point de vue, les machines sont une bonne solution. Mais, si on regarde le boom actuel de l'intelligence artificielle, elle est très performante dans des tâches ultraspécialisées. Pourtant il est très difficile de lui apprendre le bon sens. Cela reste un outil, finalement un peu bête, qui a besoin d'un humain à ses côtés.

Mais est-ce que les gens ont raison de s'inquiéter?

En soi, c'est plutôt une bonne chose de s'inquiéter parce que cela pousse à la réflexion. Les utilisateurs ont aussi une responsabilité, ils ont le choix de se servir ou non des caisses automatiques, par exemple. J'espère, en tout cas, qu'on se rendra compte qu'il y a un risque de déshumaniser nos relations. Mais il ne faut pas non plus diaboliser les machines. Les entreprises n'ont pas que des objectifs financiers, elles ont aussi des valeurs humaines. Elles ne sont pas opposées à une évolution des technologies qui prenne également en compte l'individu et la collectivité. L'idéal serait de gagner en productivité tout en renforçant les interactions humaines là où elles sont importantes. En soi, je vois plutôt la numérisation de notre société comme une opportunité.

Quels sont les aspects positifs à vos yeux?

La technologie peut être utile d'un point de vue écologique et démocratique. On peut s'en servir pour réhumaniser nos relations, faciliter l'inclusion ou la réhabilitation des personnes. Dans un certain nombre de domaines, nous pouvons avoir des objectifs bienveillants qui amènent le bien-être de l'utilisateur. Dans la société occidentale, nous avons tendance à diaboliser la machine, à la voir comme un ennemi de l'humanité qui va devenir autonome et nous détruire. Dans la culture nippone, par exemple, ce n'est pas du tout le cas. On devrait peut-être avoir une image plus contrastée. Finalement, les robots sont des outils intelligents et c'est à nous de décider comment les utiliser.

Comment s'assurer que cela se passe bien?

Je ne vois rien de mal à ce que les robots se perfectionnent. Les entreprises doivent être libres de développer les technologies qu'elles veulent, mais il faudrait définir la place de chacun dans la société en instaurant un cadre, une éthique. D'un point de vue écologique, déjà, il faudrait pousser pour la non-obsolésence de ces machines. Ensuite, à mes yeux, il faut favoriser l'interdisciplinarité pour réfléchir à ces questions fondamentales et mettre en place des mécanismes de surveillance, avec des certifications, pour contrôler ce développement et permettre à l'utilisateur de garder le contrôle. Cela va tellement vite que j'ai l'impression qu'il faudrait une réaction claire des politiques, mais aussi des individus. Il ne faut pas qu'on laisse les grandes entreprises décider de notre avenir.

Finalement, quels sont les enjeux que vous percevez pour les années à venir?

Le premier, c'est celui des villes intelligentes. Je ne sais pas trop comment nous allons vivre avec tous ces objets connectés autour de nous. Par ailleurs, j'ai le sentiment que l'émergence de l'ère de l'intelligence artificielle est de plus en plus proche dans de nombreux domaines. La question va être de savoir comment on va accepter de faire confiance à des systèmes comme ceux-là – qui peuvent être très compliqués à comprendre pour nous, voire obscurs – pour prendre des décisions importantes à notre sujet.



Article
en rab



«ON EST LES GARDIENS DU CADASTRE»



TEXTES: FABIEN FEISSELI
PHOTOS: JOEL OVERNEY

Avec leur théodolite, un drôle d'appareil pouvant faire penser à un radar ou à un appareil photo, les géomètres de la société Geosud intriguent souvent dans la rue.

Pourtant, du maçon au notaire en passant par l'architecte, de très nombreuses professions ont recours aux services de ces rois de la trigonométrie.

Que ce soit pour délimiter une propriété ou pour positionner un futur bâtiment, ils doivent toujours faire preuve de la plus grande précision. Ce jour-là, c'est une entreprise de construction qui voulait savoir où placer sa grue.

Secouée par le vent, la neige danse derrière les larges fenêtres de l'entreprise Geosud à Bulle (FR). Assis à son bureau, Arnaud Liard scrute le temps d'un œil inquiet. «On est censé aller à la STEP de Vuippens (FR) pour faire des mesures, mais, avec les flocons, je ne sais pas si la visée laser va fonctionner», explique le géomaticien. Debout au centre de la pièce, Jonas Clerc, directeur associé de la succursale, sourit: «C'est un métier où on passe beaucoup de temps dehors, mais, quand il fait vraiment très mauvais, on préfère rester au bureau.» Ce qui est sûr, c'est que leur passage sur le terrain laisse rarement indifférent. «Les gens ne comprennent pas trop ce qu'on fait. On a régulièrement des questions», raconte Arnaud. Il faut dire que leur instrument fétiche, le théodolite, un boîtier de mesure juché sur un solide trépied coloré, a de quoi intriguer. «On voit de tout, certains demandent si c'est un radar ou alors ils se mettent devant

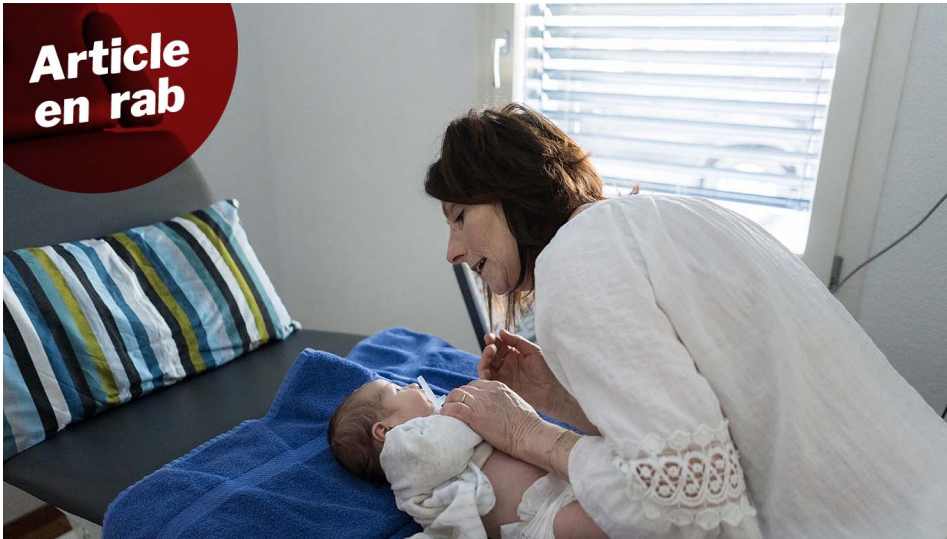
comme si on allait les prendre en photo», rigole le jeune homme. Sa collègue du jour, Andrea Hull, apprentie de troisième année, abonde: «Ce n'est pas un métier que beaucoup de monde fait. Quand on en parle, 90% des gens vont dire: «C'est quoi? Je ne connais pas.» Jonas Clerc tente une explication: «Pour le commun des mortels, nous sommes les garants de la propriété. On fait, par exemple, appel à nous dans le cadre de la division d'un terrain à bâtir ou d'un conflit de voisinage. C'est nous qui définissons les limites réelles à partir du trait sur le plan.» Et pour cela les géomètres doivent faire preuve de précision. «Il est important d'être très consciencieux. Notre unité, c'est le centimètre, parfois même le millimètre. Il faut aussi avoir la trigonométrie dans le sang», sourit le trentenaire. Mais les mathématiques ne sont pas le seul prérequis. «Mon prédécesseur avait pour habitude de dire que l'outil le plus utile, c'est le tire-bouchon. L'aspect humain est très important, il faut aimer aller discuter avec les gens et trouver un compromis qui convienne à tout le monde», détaille celui qui, après des études à l'EPFZ, vient d'obtenir son brevet fédéral d'ingénieur géomètre. Mais, si le grand public a parfois affaire aux géomètres, les clients principaux de l'entreprise Geosud restent les communes et les entreprises de construction, que ce soit pour positionner un futur bâtiment ou contrôler les dimensions finales d'un édifice. «Le métier est très vaste, il y a toujours moyen de se développer», pointe Jonas.

«On dessinait tout à la main»

Installé dans le bureau voisin, Pierre Pythoud en est l'illustration parfaite. «J'ai commencé mon apprentissage dans l'entreprise en 1974. À l'époque, on utilisait encore les règles à calcul», se souvient-il. Par la suite, le Fribourgeois a connu les cartes magnétiques et les disquettes. «J'essaie de raconter à mes collègues plus jeunes, mais c'est un autre monde. Il n'y avait pas d'écran, on dessinait tout à la main. Aujourd'hui, on utilise presque tous les jours des photos prises avec un drone. Notre profession a vraiment évolué de manière incroyable», souligne le sexagénaire. Et elle a pris de l'importance. «Nous sommes les gardiens du cadastre. Une quantité de métiers se servent de ce registre.» Mais il y a un point qui n'a pas changé, le lien avec le terrain. «L'entreprise a téléphoné, les machines attendent sur place, ils ont besoin des mesures de la STEP aujourd'hui», lance justement Pierre à Arnaud. Heureusement pour le géomaticien, la neige a cessé de tomber. Arrivé à Vuippens, il peut donc dégainer son théodolite et chercher le meilleur emplacement pour l'installer. «Ce qui est compliqué, souvent, c'est de tout voir du même endroit. Ici, par exemple, je dois leur indiquer l'emplacement d'un futur mur pour que les ouvriers sachent où positionner leur grue.» Une fois son trépied installé, le Fribourgeois commence par mettre à niveau son appareil grâce à de petites molettes sur le côté. Satisfait, il vise avec son laser trois petites cibles collées contre les bâtiments environnants par l'un de ses collègues. «Cela va permettre au théodolite de trianguler sa position pour savoir exactement où il est. Je prends à chaque fois deux mesures pour être plus précis, c'est important de bien contrôler ce que l'on fait. Si c'est un autre géomètre qui vise, on n'arrivera jamais pile au même endroit. Mais un écart de 1 millimètre, c'est bien», explique celui qui a d'abord été mécanicien automobile avant de se reconverter. Un choix qu'il ne regrette pas. «C'est très varié, on côtoie pas mal de monde, du notaire au maçon, et on découvre plein de coins en Gruyère», sourit-il, tandis que sa collègue Andrea se place au milieu du chantier, munie d'un prisme orangé. «Cible verrouillée», annonce le théodolite. «Il suit automatiquement le prisme et il m'indique la distance avec les coordonnées que je lui ai données», précise Arnaud. Avec de grands gestes, le jeune homme guide sa collègue. «Encore 7 centimètres vers moi. Stop, 1 centimètre dans l'autre sens. Voilà, tu peux planter les

clous.» Quelques minutes plus tard, une cordelette jaune placée par les ouvriers viendra symboliser le futur mur. «Je vais encore bien contrôler sur l'ordinateur en rentrant, souffle le géomaticien tout en remballant ses affaires. On a un peu la pression. Si on ne leur met pas les bonnes lignes, cela peut avoir de sacrées conséquences sur le chantier.»





LA FEMME QUI PARLE AUX BÉBÉS



TEXTES ET PHOTOS:
SAMANTHA LUNDER

Chantal Rochat exerce depuis de longues années auprès de nouveaux-nés, bébés, enfants et adolescents pour soulager leurs bobos par une médecine alternative.

Elle-même peine parfois à expliquer cette connexion qui se crée entre elle et ses petits patients: entre manipulations légères, énergies, soins avec de la lumière et discussions, elle arrive à dénouer toutes sortes de situations autant physiques qu'émotionnelles.

Lors de notre rencontre, elle a reçu un petit de quelques jours seulement, souffrant de coliques. Très tendu en arrivant, son visage était totalement apaisé à la fin de la thérapie.

Une jeune maman entre dans la pièce, son nouveau-né bien installé dans un cosy. ngelo, est né il y a à peine quinze jours. Un petit en pleine forme, mais qui est bien embêté par de fortes coliques. À peine sorti de son cocon que les premiers cris se font entendre. «Oh oui c'est dur cette entrée dans la vie, c'était plus sympa dans le ventre de maman», lui souffle Chantal Rochat en le couchant sur le dos sur le fauteuil. La thérapeute commence tout en douceur en parlant avec le nouveau-né. Elle invite sa mère à se rapprocher pour le rassurer. Chantal lui masse un pied, puis l'autre. Sa voix est douce, basse, et la pièce n'est que faiblement éclairée par les rayons du soleil qui traversent les stores, pour que le petit ne se sente pas trop perdu. Dès que ses mains passent sur son ventre, les hurlements repartent de plus belle. Chantal l'encourage: «C'est très bien bébé, je vais t'aider dans toutes ces douleurs, après tu seras mieux», lui explique-t-elle en le

regardant avec un large sourire apaisant. Dès les premières minutes de manipulation, le visage d' ngelo commence à se détendre, tout comme sa maman, qui lui donne des petites caresses sur le front.

Chantal est thérapeute spécialisée dans l'accompagnement de bébés et d'enfants. La Fribourgeoise, elle-même mère et récemment devenue aussi grand-mère, a toujours voulu donner de son temps pour aider les familles qui s'agrandissent. Elle soigne principalement par le massage sur nouveaux-nés, la parole, et utilise aussi la chromothérapie, une cure à base de signaux lumineux colorés qui agissent directement sur les organes internes. «Je ne suis pas une psychologue, mais mon but est d'offrir un espace d'écoute, pour ressentir les douleurs de l'enfant ou également parfois du parent, et leur apporter un bien-être pour qu'ils repartent plus sereins», raconte-t-elle.

«C'est le bonheur mon travail»

À 58 ans, celle qui tient son cabinet à Riaz, dans le canton de Fribourg, enchaîne les rendez-vous. Très demandée, beaucoup de sages-femmes, médecins ou parents la recommandent. Elle a commencé à 6h ce matin-là, comme tous les autres jours: «J'avoue que j'ai de la peine à refuser une maman en détresse qui me téléphone pour un problème avec son tout petit. Je trouve tellement magique ce métier de maman, il faudrait juste qu'un seul mot résonne dans le cœur de ces nouveaux parents «bonheur». Chantal apprécie particulièrement cette confiance que les parents lui donnent. «C'est ce bonheur mon travail, je finis rarement avant 18h mais c'est égal, quand je vois l'énorme besoin qu'il y a pour ce type de thérapie, je le fais toujours avec beaucoup de plaisir et d'amour», sourit-elle.

Car c'est sa méthode qui séduit particulièrement: la thérapeute parle beaucoup aux tous petits. On lui les amène pour des douleurs au ventre, quand le sommeil est perturbé, quand les dents poussent ou pour tout autre type d'inconfort que les parents peinent parfois à expliquer ou à soigner avec une médecine traditionnelle. Et dès les premières minutes d'entretien, une communication étonnante se crée avec le bébé. «C'est assez

impressionnant, jusque-là ngelo n'était calme qu'en dormant, mais on voit bien qu'il arrête de pleurer dès qu'il l'entend, je ne saurais pas l'expliquer mais quelque chose s'est passé», réagit Marta Cruz, 25 ans, venue de Romont pour consulter. Chantal confirme justement que la parole est le point central de son activité: «Ces petits ont énormément besoin de confiance lorsqu'ils naissent et ils comprennent tout de suite ce qu'on leur dit, peu importe leur âge.» Elle insiste d'ailleurs auprès des parents sur l'importance de communiquer avec son enfant: «On demande toujours à la maman comment s'est passé l'accouchement, mais jamais au bébé, sourit-elle. Pourtant, c'est dur pour lui aussi cette entrée dans la vie.»

«Les douleurs devraient s'estomper»

Avec ngelo, Chantal passe une heure à dénouer son ventre tout tendu. «Regardez, ses petits poings se relâchent», montre-t-elle à la maman en changeant du bleu au rouge la lumière qu'elle passe sous les pieds du bébé. En terminant le soin, elle lui confie son ressenti, pour qu'elle reparte à la maison avec des conseils pour agir en cas d'une nouvelle crise. «Normalement, le petit peut être plus fatigué que d'habitude après la thérapie, et ensuite les douleurs devraient s'estomper, même disparaître», explique-t-elle. Chantal voit les familles une voire deux fois, mais jamais beaucoup plus, sauf en cas de problème comportemental: «On a devant nous une personne, un bébé qui pleure, rigole, découvre la vie, il a besoin lui aussi de parler, il faut l'écouter et lui laisser le temps de prendre confiance pour aller mieux.» Elle dit toujours aux mamans d'écouter «cette petite voix dans leur coeur», qui les guidera sur le bon chemin: «Si l'on se trompe ce n'est pas grave nous faisons de notre mieux. Parents est le plus beau métier mais certainement le plus difficile.»





TEXTES: FABIEN FEISLI
PHOTOS: BERNARD PYTHON

Ancien juge d'instruction, André Kuhn enseigne désormais la criminologie et le droit pénal aux Universités de Neuchâtel et de Genève.

Observateur privilégié de la criminalité en Suisse, le quinquagénaire décrypte le fonctionnement d'un phénomène qu'il juge impossible à éradiquer. À ses yeux, le premier responsable de la délinquance, c'est le Code pénal.

Le spécialiste souligne que la société n'a jamais été aussi sûre qu'aujourd'hui. Une situation dont le grand public n'a pas forcément conscience.

Professeur de criminologie et de droit pénal à l'Université de Neuchâtel, André Kuhn nous a reçus dans son bureau pour décrypter la délinquance en Suisse. Ancien juge d'instruction, le Chaux-de-Fonnier de 59 ans aborde désormais le phénomène sous l'angle des sciences sociales pour tenter de l'expliquer.

Pourquoi est-ce que certaines personnes commettent des crimes dans notre société?

Pour répondre à ça, il faut revenir à une question antérieure: c'est quoi le crime? Cela n'existe que parce que l'on a décidé que certains actes devaient être interdits. Rouler à 130 km/h sur l'autoroute, chez nous c'est une infraction pénale, en Allemagne vous ne risquez rien. En réalité, une société sans crimes, c'est une société où on abolit le Code pénal. Cela fait des milliers d'années qu'on punit les tueurs, pourtant certains continuent à tuer

des gens.

Elle ressemble à quoi la criminalité en Suisse?

Si on regarde les statistiques, 53% des inscriptions au casier judiciaire concernent la circulation routière. Pour que cela soit inscrit, c'est que ce sont des infractions graves avec des sanctions supérieures à 5000 francs d'amende. On voit donc que plus de la moitié des crimes en Suisse, c'est parce qu'on a roulé beaucoup trop vite ou en ayant trop bu. Deux infractions qui pourraient être totalement éradiquées grâce à la technologie actuelle: on peut faire en sorte qu'une voiture ne puisse pas aller trop vite ou qu'un éthylomètre bloque le démarrage en cas d'ivresse. Alors pourquoi est-ce qu'on ne met pas ça en place? Au nom des libertés individuelles. On interdit certains actes, mais on veut garder la liberté de le faire quand même. C'est un mode de pensée totalement illogique. Mais ce ne sont pas les infractions au Code de la route qui vont le plus occuper les tribunaux. L'autre moitié des crimes, ce sont principalement des vols, quelques agressions sexuelles et quelques meurtres, une cinquantaine par année. Je dis «quelques», mais chaque cas est bien sûr un cas de trop.

Quel est le profil type du criminel?

Dans 85% des cas, c'est un homme. Plutôt jeune, entre 20 et 35 ans. Si on cherche plus loin, on observe également un lien avec le niveau de formation et une situation économique défavorisée. Avec ces quatre variables, vous expliquez énormément de la criminalité. Mais ce n'est pas parce qu'on peut expliquer le passé qu'on peut prédire l'avenir. En revanche, s'il y a un «babyboom» à un moment donné, je sais déjà qu'il y aura un «crimiboom» vingt ans plus tard.

Comment est-ce qu'on explique ce profil?

Sur la différence homme/femme, il y a plein de théories explicatives, notamment liées à l'éducation et à la biologie. On ne peut pas les démontrer, mais on ne peut pas les exclure non plus. Sur le fait que ce soient plutôt les jeunes, une hypothèse très prégnante aujourd'hui, c'est qu'à 20 ans on se voit comme un adulte alors que l'image que nous renvoie la société, c'est celle d'un enfant. Cela nous pousse donc à agir pour montrer qu'on existe. Une autre théorie, c'est celle de la stigmatisation: à force de toujours dire de notre jeunesse qu'elle est mauvaise, elle intègre ce jugement.

À l'inverse, est-ce qu'il y a un profil type des victimes?

Oui, c'est un élément intéressant parce qu'il a changé à travers le temps. Pendant longtemps, la victime type était un jeune homme. C'était lié aux sorties nocturnes, au fait qu'il s'expose davantage aux risques. Et puis, en 2004, il y a eu un changement de loi, les violences conjugales sont désormais poursuivies d'office et apparaissent donc systématiquement dans les statistiques. Depuis, la victime type est devenue une jeune femme. Ce qu'on constate, c'est que le danger, ce n'est pas dans une rue lugubre mais à la maison avec les gens en qui on a confiance. Le lieu le plus risqué, c'est chez soi. Après, ce qu'on observe également, c'est que l'on n'a jamais vécu dans une société aussi sûre qu'aujourd'hui.

Vous pensez qu'on en a conscience?

Non, parce qu'en réalité le sentiment d'insécurité n'est pas lié à la sécurité objective. Il est souvent beaucoup trop élevé et il varie en fonction du sexe et de l'âge. Les femmes et les personnes âgées vont être davantage

sensibles. Comme toute peur, c'est quelque chose d'irrationnel. Par exemple, vous décrêtez l'état d'urgence, vous mettez l'armée dans la rue: il n'y aura quasi plus aucune infraction. Et pourtant les gens auront très, très peur parce que, s'il y a tous ces militaires, c'est forcément qu'il se passe quelque chose.

En 2020, est-ce qu'on est en sécurité en Suisse?

Objectivement, oui. Proportionnellement au nombre d'habitants, on fait partie des pays où cela se passe plutôt bien. Le problème, justement, c'est qu'on se rapproche d'une utopie du risque 0, on aimerait faire disparaître totalement le crime et, pour cela, on prône les mauvaises solutions. Ce qu'il faut savoir, c'est que là où on punit le plus sévèrement, c'est aussi là où il y a le plus de crimes. Par exemple, aux États-Unis, le taux de meurtres est plus élevé dans les États avec la peine de mort. C'est ce qu'on appelle la théorie de la brutalisation. Si l'État règle ses comptes en tuant, pourquoi pas moi?

Finalement, si je vous donne une baguette magique, qu'est-ce que vous changez dans notre société?

J'abolis le Code pénal. Évidemment, c'est un peu provocateur, mais j'aimerais bien voir. Je ne suis pas un anarchiste absolu, mais pourquoi ne pas essayer un autre modèle de société? Je ne suis pas sûr que ce serait plus catastrophique. Bien sûr, c'est une utopie, mais est-ce que ce n'est pas utopique de croire que le système actuel, qui n'atteint pas son but aujourd'hui, y arrivera demain?







Article
en rab

«LA TRANSITION A ÉTÉ UNE RENAISSANCE! ÇA M'A LIBÉRÉ!»



TEXTES ET PHOTOS:
LAUREN VON BEUST

En Suisse, s'il n'existe pas de statistiques officielles, une enquête de la Schweiz am Wochenende révélait, l'an dernier, que les enfants qui rejettent leur genre biologique seraient de plus en plus jeunes. Elyo, 28 ans, est transgenre. Né dans un corps de femme, il ne s'est pourtant jamais senti à l'aise avec le genre féminin. Depuis une année, ce Genevois prend des hormones pour "être homme", mais a gardé son sexe de naissance.

De nature timide et introverti, il souhaite que la population soit mieux informée sur la transidentité. Un moyen, selon lui, de promouvoir la tolérance.

Assis à une table d'un tea-room genevois, Elyo, en jeans et sweat shirt ample et coloré, commande un café au lait. Cheveux courts, piercing au nez, anneau à l'oreille gauche et barbe de trois jours, il est né femme. Ce Genevois de 28 ans, qui a choisi son nouveau prénom, estime ne pas avoir été assigné au bon genre à la naissance. Il ne s'est jamais senti femme : «Quand on est jeune, on n'arrive pas à mettre des mots sur ce que l'on ressent. Qui plus est dans notre pays, où la transidentité est encore trop méconnue», regrette le jeune homme. L'identité sexuelle et psychique d'Elyo s'est en effet trouvée en discordance avec son sexe biologique.

À l'ère du numérique, c'est grâce aux réseaux sociaux et vidéos en ligne qu'Elyo s'informe sur la transidentité :

«À l'âge de 24 ans, j'ai compris. Je me suis dirigé avec détermination vers la transition», raconte-t-il. Aux États-Unis, 150 000 adolescents de 13 à 17 ans se sentiraient transgenres, selon une récente étude.

Un homme dans un corps de femme

Bien qu'il pourrait en changer grâce à une opération chirurgicale, Elyo garde pour l'instant son sexe de femme. Parallèlement, il suit un traitement depuis une année et demie : «Tous les trois mois, l'endocrinologue m'administre des hormones intramusculaires. En fait, j'ai commencé ma puberté masculine à 27 ans!» se plaît-il à relater.

Mais sa transition n'a pas été facile. Le processus a été précédé par «des années de réflexion». Avant de commencer ce traitement hormonal, Elyo a dû se rendre quelques fois chez le psychologue. Un passage obligé pour les personnes désireuses d'entamer un tel processus. «Bien sûr qu'il y a une appréhension... Mais ma copine de l'époque m'a beaucoup soutenu pendant la période de prétransition, et ça m'a bien aidé dans ma démarche», confie Elyo. Le jeune homme développe avec entrain et reconnaissance: «Je me suis senti mieux immédiatement après avoir goûté aux hormones. La transition, c'a été tout simplement une renaissance! Ça m'a libéré!» S'il souhaite garder des attributs masculins, Elyo devra suivre ce traitement à vie.

Après une gorgée de café, il raconte, avec les yeux qui brillent, la première fois qu'il a entendu sa voix d'homme. Plus grave que celle d'autrefois, qu'il n'aimait pas. «Trop aiguë», elle ne lui correspondait pas. «Ça fait du bien de s'entendre changer de tonalité! Je me souviens d'avoir voulu m'enregistrer sur mon portable pour mieux l'entendre. Je savais que ce serait désormais par cette voix que l'on me reconnaîtrait», relate-t-il avec un sourire.

Le regard des autres

Bien que «déterminé» dans sa démarche, Elyo se souciait toutefois de la réaction de ses parents. Il leur en parle. «Ma mère savait. Elle l'avait compris depuis longtemps. C'est elle-même qui est venue sur le sujet, explique-t-il. Dès que j'ai eu son soutien, je me suis senti détendu, soulagé.» Sa sœur a partagé le même ressenti que sa mère. Mais, pour le père d'Elyo, la réaction a été différente. Aujourd'hui, il continue de «mégenrer» son fils en usant du mauvais pronom à son égard : «Il se trompe encore en disant «elle» au lieu de «lui»... Mais je sais que mon père fait des efforts», s'empresse d'ajouter le jeune homme. Quant à ses amis, ces derniers ont compris et accepté son changement de genre. «Ceux qui ont essayé de me dissuader ne me connaissaient tout simplement pas.»

Un autre passage délicat fut celui du choix... des toilettes ! «C'était compliqué au début. J'alternais selon les endroits, car je ne me sentais pas légitime à aller chez les hommes. Et puis j'avais peur du regard des autres..., confie-t-il. Depuis quelques temps, je me rends dans les toilettes des hommes, bien que je redoute toujours les potentiels comportements transphobes.» L'année dernière, en France, 85% des personnes transgenres disaient avoir déjà été victimes de violence morale ou physique.

Officiellement femme

Sur ses papiers officiels, un «F» demeure sous la dénomination du genre. «Je n'ai pas encore eu le temps de m'attaquer aux tâches administratives. Et, pour l'instant, je m'en fiche. L'important, c'est ce que je suis et comment je me sens, soit un homme. Peu importe ce que dit ma carte d'identité», reprend-t-il. C'est pourquoi lorsqu'il remplit un formulaire quelconque, Elyo coche généralement la case «M».

«Pour l'instant, je ne ressens pas le besoin de changer de sexe pour me sentir moi-même. Car ce ne sont pas mes attributs qui définissent qui je suis», affirme-t-il. Après sa transition, son orientation sexuelle a, elle aussi, évolué. «J'ai été autrefois une fille qui aimait les filles. Mais aujourd'hui je suis pansexuel. Je peux aussi bien tomber amoureux d'une femme que d'un homme», détaille Elyo, qui, à l'âge de 16 ans, avait fait son coming out lesbien.

Et lorsqu'il tombe sur d'anciennes photos de famille, c'est une petite fille qu'il revoit... Il confie: «J'accepte mon passé, même si ce n'était pas vraiment moi-même à l'époque.» Et comment s'appelait-elle, cette petite fille? «Ça, je le garde pour moi, lance-t-il avec malice. Disons que j'ai enlevé et réarrangé les lettres de mon ancien prénom pour finalement obtenir ce qui me correspondait: Elyo!»

Pour son emploi de téléphoniste au CICR, Elyo avait postulé «en tant que femme». Il a informé son employeur de son envie de transition quelques jours avant de commencer ce nouveau poste. «J'ai eu de la chance, je n'ai jamais subi de discrimination sur mon lieu de travail. Faut dire que le genre n'affecte pas les capacités de travail», lance-t-il comme pour clouer le bec à ceux qui penseraient le contraire.

Se décrivant comme «timide et introverti», le vingtenaire a accepté de raconter son histoire parce qu'il souhaite que la population suisse évolue sur la question de la transidentité. «Témoigner, c'est un moyen d'informer les gens, voire d'en aider certains. Plus on en parlera, plus les gens comprendront. Ainsi, moins il y aura d'a priori et davantage de tolérance.» Depuis septembre dernier, Elyo fait partie de l'association Epicène, un terme qui désigne un individu n'étant marqué ni par son sexe ni par son genre social. Le Genevois aide les personnes en questionnement sur le sujet.



[Impressum et confidentialité](#) [Conditions générales de vente](#)
Copyright © 2019 - Association Micro





“LA CARTOPHILIE NOUS APPREND ÉNORMÉMENT DE CHOSES”



TEXTES: TRINIDAD BARLEYCORN
PHOTOS: GENNARO SCOTTI

Les membres de la Société romande de cartophilie, fondée il y a 41 ans à Lausanne, se réunissent une fois par mois à Pully (VD) pour échanger ou acheter des cartes postales

Le président de la société Jacques Rosset possède une collection de plus de 10000 cartes représentant principalement le district de son enfance, Cossonay, ainsi que Lausanne.

Sa passion lui a fait découvrir l'histoire de ces agglomérations dans leurs moindres détails.

Petits morceaux d'histoire, parfois vierges, parfois noircis d'encre et affranchis, les cartes postales ont connu de nombreuses évolutions, de la gravure à la photo noir-blanc, des bords dentelés à la couleur. Mais ce sont principalement celles éditées entre 1869 et 1920 qui fascinent les chercheurs d'images de la Société romande de cartophilie, même si les contemporaines ont aussi leur mot à dire dans leurs échanges. Depuis 41 ans, chaque premier lundi du mois, à l'exception de juillet-août, ses membres, devenus amis au fil des ans, se retrouvent autour de boîtes remplies de trésors à troquer ou à vendre. La pandémie de Covid-19 a mis leurs activités entre parenthèses, mais les réunions devraient reprendre normalement après l'été.

"Il y a autant de sujets de collections que de collectionneurs. Elles sont si différentes qu'on trouve toujours le moyen d'échanger ou de vendre", confie le président de la Société romande de cartophilie Jacques Rosset, employé d'installations sportives de 62 ans, que nous avons rencontré lors d'une réunion du groupe, avant la crise du Coronavirus.

«Il y a autant de sujets de collections que de collectionneurs.»

Jacques Rosset Président de la Société romande de cartophilie



«Nous avons un membre qui recherche uniquement des cartes avec des lapins de Pâques.»

Jacques Rosset Président de la Société romande de cartophilie

Dans la salle mise à disposition de la Société à Pully, avec vue imprenable sur le lac Léman, ils sont ce soir-là une vingtaine de membres à s'affairer autour de leurs nouvelles trouvailles. On prend des nouvelles, on parle de tout, mais surtout de cartes. Chacun sait quel doublon déniché dans une foire ou découvert dans un lot acheté sur Internet intéressera tel ou tel collègue. "La majorité cherche des images de leur région, de leur village d'origine. D'autres s'intéressent aux transports, aux sports, aux animaux, aux illustrateurs, aux publicités... Nous avons un membre qui recherche uniquement des cartes avec des lapins de Pâques, une autre, celles montrant des photographes."

Quant au président, il se concentre sur les images du district de Cossonay, où il a grandi, et celles de Lausanne, où il réside. Au détour des pages de quelques-uns de ses albums lausannois, amenés pour l'occasion, on se retrouve catapultés au 19^e siècle, dans un Lausanne monochrome aux rues calmes, où les quartiers, aujourd'hui reliés, étaient autant de villages. On reconnaît le boulevard de Grancy, la rue du Valentin, la place St-François. On devine la place Chauderon ou l'avenue de Cour. On fait la connaissance d'inconnus immortalisés sur bristol et soigneusement conservés. Car à l'époque, les photographes professionnels arpentaient les rues pour proposer aux commerçants et aux habitants de leur tirer le portrait pour réaliser leurs propres cartes postales. "Personne ne sait combien d'exemplaires existent pour un sujet donné, pour une ville, une époque. Ils ne sont pas répertoriés. C'est ce qui rend la recherche captivante, car elle n'est jamais finie." Combien se monnaient les cartes postales aujourd'hui? "Comme il n'y a pas de catalogue, c'est subjectif. Elles valent le prix qu'on veut bien leur donner. Un franc pour une carte moderne, une vingtaine pour une ancienne. Les prix ont chuté. Il y a quelques années, cela pouvait grimper à passé 50 francs pièce."

«Je me suis demandé ce qu'elles deviendraient après moi. »

Le Vaudois en possède plus de 10 000, dont ses préférées: environ 350 cartes de Cossonay et 1700 des villages avoisinants. Le tout, classé avec soin dans 150 albums. "Évidemment, n'ayant pas d'enfant, je me suis demandé ce qu'elles deviendraient après moi. Certains en font don aux archives de communes, d'autres vendent ce qu'ils peuvent à des marchands. Mais souvent, cela fini à la poubelle et c'est triste." Pour permettre aux héritiers des membres de gérer l'après au mieux, la Société dispose également d'une commission d'estimation pour organiser les ventes.

Plus que de l'argent, c'est surtout du temps que Jacques Rosset consacre à sa passion. "Mes cartes, ce sont mes vacances. J'en achète énormément, entre 400 et 500 par an. Je ne mets pas d'argent dans les voyages car je n'aime pas ça. Et avec ma collection, je peux voyager dans le temps." La collectionniste pour lui, c'est l'affaire d'une vie: «On naît collectionneur. On ne le devient pas», souligne-t-il. De son propre aveu, il a toujours été "un ramasse-chenil": enfant, il conservait les pochettes d'allumettes, les timbres puis les opercules. Mais ces hobbies ont laissé place, il y a 25 ans,

à une véritable passion pour les cartes postales. "Petit, j'avais trouvé une carte de Cossonay représentant la maison de ma maman et je l'avais gardée. Mais quand on est jeune, on se fiche du passé. C'est en vieillissant qu'on commence à regarder en arrière. J'ai voulu savoir d'où je venais, connaître l'histoire de Cossonay. Et une fois que vous avez mis le doigt dedans, vous n'en sortez plus." Aux photos jaunies et leurs souvenirs qui s'effacent, Jacques Rosset préfère les cartes postales qui, elles, traversent le temps sans une ride. "En règle générale, c'est l'image qui prime, mais il est parfois émouvant d'en trouver avec du texte. J'ai par exemple six missives échangées entre un monsieur de Cossonay et sa fiancée, il y a 100 ans. On peut suivre leur cheminement amoureux. Sur une autre carte de Lausanne figure ce texte datant aussi de plus d'un siècle: "Je t'écris pour te dire que ta soeur, la mère, est décédée. On l'a enterrée mardi." Mais on trouve aussi des choses drôles comme sur cette carte envoyée de Grancy à Cossonay avec ces mots: "Je viens demain. J'amène un vacherin".

Pour comprendre les tranches de vie que racontent ces clichés, Jacques Rosset s'est plongé dans l'histoire de la carte, de l'imprimerie, de la poste, mais aussi dans celle de la Suisse au 19e siècle et plus particulièrement dans celles de Cossonay et de Lausanne. Il en connaît tous les détails et raconte avec plaisir une anecdote pour telle image, un fait pour telle autre. "Je ne suis pas historien, mais il est vrai que j'ai une cinquantaine de livres d'histoire sur Lausanne, par exemple. La cartophilie est une chouette passion, car elle nous apprend énormément de choses. " De quoi publier un jour un ouvrage sur les cartes postales? "Oh non, ce n'est pas mon truc. D'autres font cela très bien."

70 000 cartes et 400 albums de timbres

Parmi les membres de la Société présents le soir de notre visite, Serge Ramel, 84 ans, a sauté le pas. Collectionneur de cartes depuis l'enfance, il leur a consacré plusieurs ouvrages dont "La carte postale dans le canton de Genève de 1870 à 1916". Attablé non loin, Jean-Pierre Despont, l'un des membres fondateurs de la Société, comptabilise plus de quatre décennies de cartophilie. Ses sujets de prédilection: les cartes du Comptoir Suisse et celles représentant des motos. "J'ai commencé par la philatélie. Et quand on s'intéresse aux timbres, on recueille énormément de cartes sur lesquels ils sont collés. À force, la beauté des images m'a poussé vers cette collection. J'ai aujourd'hui 70 000 cartes en plus de mes 400 albums de timbres et toutes mes étiquettes de vin."

Outre les réunions mensuelles, la Société romande de cartophilie c'est aussi une bourse d'échange annuelle, un magazine trimestriel et différentes activités pour une cotisation annuelle de 50 francs. Avec le temps, le nombre de membres est passé de 150 à un peu moins de 100: "Nous prenons de l'âge, ma foi, sourit Jacques Rosset. Mais nous sommes très heureux d'avoir accueilli dernièrement deux nouveaux membres, nés en 1976 et 1980. Des petits jeunes pour nous!" Et d'ajouter: "La carte postale est toujours vivante et revient même à la mode grâce au système de la Poste permettant d'envoyer ses propres photos en format carte postale. Et puis recevoir une carte, c'est avoir quelque chose entre les mains, avoir un vrai souvenir. Un SMS, ce n'est pas pareil."

« Je viens demain. J'amène un vacherin »



«Les gens craignaient que les facteurs lisent leurs textes»

La première carte postale est envoyée, en Autriche, le 1er octobre 1869. Elle fait son apparition en Suisse le 1er janvier 1871 et en France en 1872. “Au début, on n'avait pas le droit d'écrire au dos de l'image, qui était uniquement réservé à l'adresse”, explique Jacques Rosset, président de la Société romande de cartophilie depuis 2015. La carte postale ne prend la forme que l'on connaît aujourd'hui qu'en 1903. “Cette manière de correspondre sans enveloppe a mis du temps à démarrer, car les gens craignaient que les facteurs lisent leurs textes.” En 1889, avec l'Exposition universelle de Paris qui réalise un grand tirage de ces supports, la mode est lancée et la carte postale entre dans son âge d'or. “On s'écrivait pour absolument tout, la poste était très rapide. A Lausanne, par exemple, il y avait cinq levées quotidiennes, donc une carte pouvait arriver le jour même. Après 1920, l'intérêt baisse déjà un peu, car les gens commencent à avoir le téléphone”, détaille Jacques Rosset. “Mais il s'en vend encore des millions en Suisse chaque année”.







«IL FAUT AVOIR UNE VOIX COMPLICE»



TEXTES: FABIEN FEISSELI
PHOTOS: CHRISTIAN BONZON

Depuis près de 20 ans, le studio Masé se spécialise dans le son pour le cinéma ou la télévision. Cela va du bruitage au doublage en passant par l'audiodescription.

Justement, ce jour-là, Evelyne Bouvier, directrice artistique, planchait sur la saison deux de la série «Quartier des banques». Son objectif: raconter tout ce qu'il se passe à l'écran, notamment pour les personnes malvoyantes.

Une mission qui demande de la précision, mais qui force également à faire des choix afin de réussir à caler le maximum d'informations sans empiéter sur les dialogues.

«L'homme passe derrière un quinquagénaire à l'imperméable beige...», énonce Evelyne Bouvier, avant de s'interrompre. Attrapant son crayon, elle peste: «Ouf, ça c'est trop lourd» et rature un bout de phrase. Installée dans la cabine d'enregistrement des studios Masé à Satigny (GE), la comédienne planche sur l'audiodescription des épisodes de la saison deux de la série suisse «Quartier des banques». Dans la pièce d'à côté, l'ingénieur du son, Valentin Dupanloup, valide sur son écran les différentes interventions de la quadragénaire puis lui donne le feu vert pour reprendre. Evelyne s'exécute avant de

s'interrompre de nouveau, quelques secondes plus tard, en jetant un œil à l'écran de télévision face à elle. «Mince, c'est trop long, je suis en retard», souffle-t-elle. Il faut dire que la directrice artistique se livre à un véritable numéro d'équilibriste. «Il faut réussir à glisser le nom des personnages et leurs actions sans empiéter sur les dialogues ou les bruits distincts. Quand le technicien fait son montage, il ne pense jamais à l'audiodescription», sourit-elle.

Pourtant la fonction, disponible pour la plupart des programmes, est bien utile, notamment pour les personnes malvoyantes ou âgées. «Le but, c'est de rendre accessibles les films, les séries, les documentaires à tous. Cela rend service à beaucoup de gens», poursuit Evelyne. Pour cela, charge à elle de raconter ce qui se passe à l'écran. En plus des personnages et de leurs actions, elle décrit également les lieux, les mouvements de caméra et les différentes atmosphères. «Il y a des règles de base, mais après nous avons une certaine liberté. Le plus dur, dans ce métier, c'est de faire des choix», assure la Genevoise. Elle, par exemple, préfère rester simple. «Je pars du principe qu'il vaut mieux être efficace, en faisant des phrases courtes et en essayant d'utiliser le bon mot de vocabulaire tout en restant accessible à tous», détaille-t-elle. Son objectif est de trouver une proximité avec l'auditeur et, pour cela, le moindre détail a son importance, comme la position du micro ou la pénombre régnant dans la cabine d'enregistrement. «Cela permet d'être coupé du monde extérieur pour baigner dans l'atmosphère. C'est comme un ami qui soufflerait ce qu'il se passe. Il faut avoir une voix complice tout en restant dans l'action.»

«J'apprends beaucoup en décrivant»

Mais, avant de passer en studio, Evelyne a tout un travail de préparation à réaliser. «Les films que je décris, je les connais par cœur. Je les regarde une fois en entier, puis je les reprends scène par scène en essayant de comprendre ce qui est important de savoir pour le spectateur. Je reviens très souvent en arrière. En moyenne, il faut compter une heure pour écrire l'audiodescription de deux minutes», raconte-t-elle. Une répétition qui ne dérange pas la Genevoise, bien au contraire. «C'est très enrichissant, j'apprends beaucoup grâce aux documentaires que je décris. Et cela me permet de revivre, à travers les acteurs, une profession qui me manque», raconte celle qui s'est formée au métier de comédienne en Belgique. Après y avoir interprété plusieurs rôles, elle rentre en Suisse, en 2006, et se réoriente vers le domaine vocal. Depuis quelques années, elle est notamment la voix publicitaire des déodorants Borotalco et de Romande Energie.

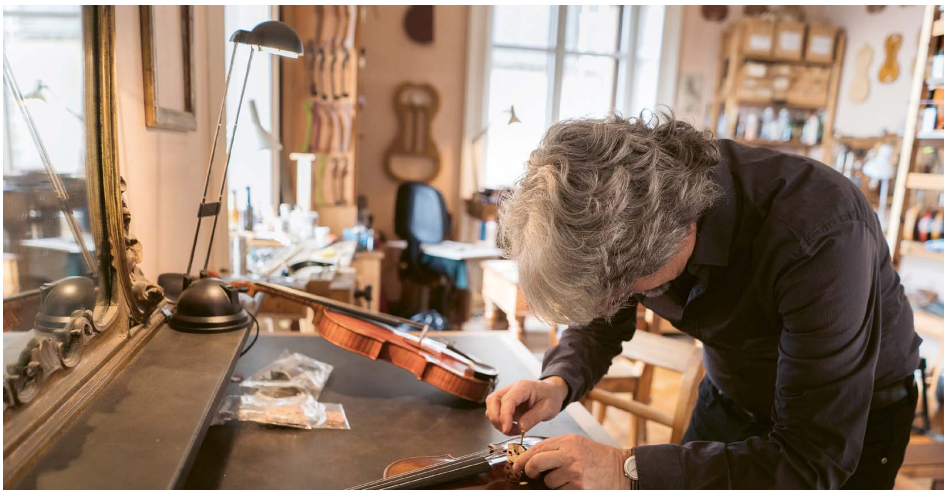
Au sein des studios Masé, Evelyne participe aussi au doublage et au «voice-over» (lire ci-contre) de fictions et de documentaires. Car la structure, fondée en 1991 à Genève, ne s'occupe pas que d'audiodescription. «Nous faisons essentiellement du son pour l'image. Cela inclut aussi la prise de son sur le tournage, les bruitages ou la postproduction», explique Denis Séchaud, fondateur de Masé. S'il pointe que la télévision est leur client principal, le quinquagénaire souligne que lui et ses équipes ont eu la chance de participer à plusieurs belles aventures cinématographiques comme «Ma vie de Courgette», «Titeuf» ou, plus récemment, «Yalda», récompensé au célèbre festival Sundance aux États-Unis. «Chaque jour, je me dis que j'ai de la chance de participer à tout ça. Notre passion, c'est notre métier.»



Traduire les mouvements de bouche

Dans le cadre de son travail de directrice artistique chez Masé, Evelyne est également chargée du casting des comédiens pour le doublage de fictions ou le «voice-over – procédé consistant à superposer la traduction des propos d'un intervenant sur sa voix – de documentaires. «Il faut trouver de bons comédiens, qui soient rapides et efficaces. Le temps en studio est très précieux. Désormais, la RTS cherche à réduire ses coûts. Si on fait deux jours au lieu de un, on ne gagne plus rien», pointe la responsable. Le doublage est le procédé le plus exigeant pour les acteurs. «La difficulté, c'est qu'il faut être capable de jouer la comédie tout en suivant très précisément le rythme du dialogue», souligne Evelyne. L'écriture des textes est également un défi: «Il y a tout d'abord une personne que l'on appelle un détecteur, qui va observer les mouvements de bouche et les décrire à l'aide de symboles.» Ceux-ci permettront ensuite à l'adaptateur de respecter le langage labiale et les respirations des personnages dans sa traduction. «Si en anglais on dit « hello », on ne pourra pas dire « bonjour » en français, ce n'est pas le même mouvement de lèvres. On va peut-être utiliser « ah, bonjour ». L'important, c'est de réussir à mettre toutes les informations et à faire vivre le personnage», détaille Evelyne.





«IL Y A UNE PARTIE DE CHANCE DANS CHAQUE VIOLON»



TEXTES ET PHOTOS:
SAMANTHA LUNDER

Dans cet atelier de Serrières, des violons et violoncelles prennent vie entre les mains du Neuchâtelois Philippe Girardin et de la Cubaine Monica Fortin, deux luthiers passionnés par leur métier, qui ne cesse de leur lancer de nouveaux défis.

Au rez-de-chaussée de la maison, le duo fabrique de A à Z ces instruments. Ils sont ensuite essentiellement vendus à des jeunes ou à des professionnels.

Pour les vendre, en Suisse ou à l'étranger, ils sont épaulés par Alan Petermann, qui voyage à travers le monde pour commercialiser des instruments de prestige.

D'un côté de la pièce, la vibration d'une corde grave arrive jusqu'aux oreilles. De l'autre, un dos de violon est en train d'être travaillé sous une lampe. À l'aide de ses outils, Monica Fortin, luthière originaire de Cuba, s'affaire minutieusement à donner les bons coups sur l'instrument. Le geste doit être précis et juste, car les moindres détails comptent lorsqu'on travaille un bois de résonance. «Tout ce que je fais ici aura une influence sur la sonorité finale de mon violon», confie celle qui est dans le métier depuis 20 ans. Après avoir longtemps voyagé dans le monde avec son compagnon, Alan Petermann, le couple a rejoint

l'atelier de Philippe Girardin à Neuchâtel, il y a un peu plus d'un an. Elle y fabrique des violons, alors qu'Alan, violoniste, s'occupe des ventes d'instruments créés ici ou importés de l'étranger. «Quand je me suis mis à mon compte, la construction de mes violons ne me permettait pas d'en vivre et j'ai été obligé d'être un luthier de ville, celui qui loue et répare des violons pour les enfants. Mais, après 40 ans là-dedans, j'ai eu l'immense chance de commencer à avoir une reconnaissance internationale grâce à mes créations», raconte Philippe. Dès lors, il a voulu s'associer au duo une fois sa retraite prise, pour pouvoir continuer «au ralenti», comme il aime en sourire. À travers la pièce, ses violons s'exhibent derrière une vitrine. Il y a ceux plus anciens, mais aussi les plus récents. Le professionnel déplore, aujourd'hui, un changement du marché: avec l'arrivée des ventes sur Internet et le prix des violons de prestige toujours plus élevé, les luthiers ont dû se rabattre sur la construction de leurs propres instruments. «Les connaissances se sont développées et les luthiers ont commencé à créer de plus en plus de neufs. La qualité a alors augmenté et les prix se sont envolés», ajoute-t-il. Sa collègue Monica souligne tout l'aspect artistique qu'offre une nouvelle création: «Le choix du bois, la recherche derrière chaque forme de violon, c'est quelque chose qui m'attire particulièrement.» Un violon signé Philippe Girardin peut coûter plusieurs dizaines de milliers de francs jusqu'à plus de 100 000 francs. «J'en ai vendu un à ce prix, mais cela reste très rare...» indique le luthier. Les violonistes, qui préféraient autrefois les violons anciens, ne rechignent donc plus, comme à l'époque, à acquérir un instrument fabriqué récemment. Alors qu'il ponce un chevalet (structure qui soutient les cordes), Philippe relève que chaque instrument se travaille pendant plusieurs mois avant d'aboutir au résultat final. «Ma philosophie veut qu'on ne fasse jamais deux fois le même violon, il y a donc une partie de chance dans chaque fabrication. Mais nous voudrions la réduire au maximum.»



«Je préfère quand je peux tout maîtriser»

Il se souvient particulièrement de celui qu'il a créé en 2011, et dont il a finalement abandonné la fabrication pendant quelque temps. «J'étais convaincu que ce n'était pas parfait, je n'arrivais pas à obtenir les bonnes tonalités par rapport au poids de l'instrument. Quand je l'ai repris un peu plus tard, j'ai réalisé que j'en avais fait

un excellent violon.»

Selon lui, un bon violon est celui qui aura toutes les palettes de couleurs, comme un peintre. «Je préfère quand je peux tout maîtriser, mais dans cette création il faut accepter que le hasard fait quand même une grande partie du résultat», poursuit-il. Dans son atelier, il accueille aussi des personnes pour des expertises ou de la maintenance. Lui-même se penche parfois de nouveau sur certaines créations, pour les améliorer. «Là, ça va mieux, non?» interroge-t-il ses collègues en jouant quelques notes. Le luthier a créé une machine qui lui permet de mesurer la tension des cordes à sa guise, afin de l'adapter à chaque instrument.

«Si j'ajoute un certain grammage au mi, par exemple, les autres cordes vont également être influencées et changer de son», complète-t-il. Lui aime particulièrement l'étape où il faut améliorer l'acoustique de l'instrument. «Hier, on a passé la journée à trouver le bon équilibre à cet alto, explique-t-il en le pointant du doigt. La lutherie, au début, ce ne sont que des claques qu'on se ramasse constamment, et finalement ça fonctionne.» À 66 ans, il prévoit de continuer à un rythme réduit, en construisant un ou deux violons par année.

